

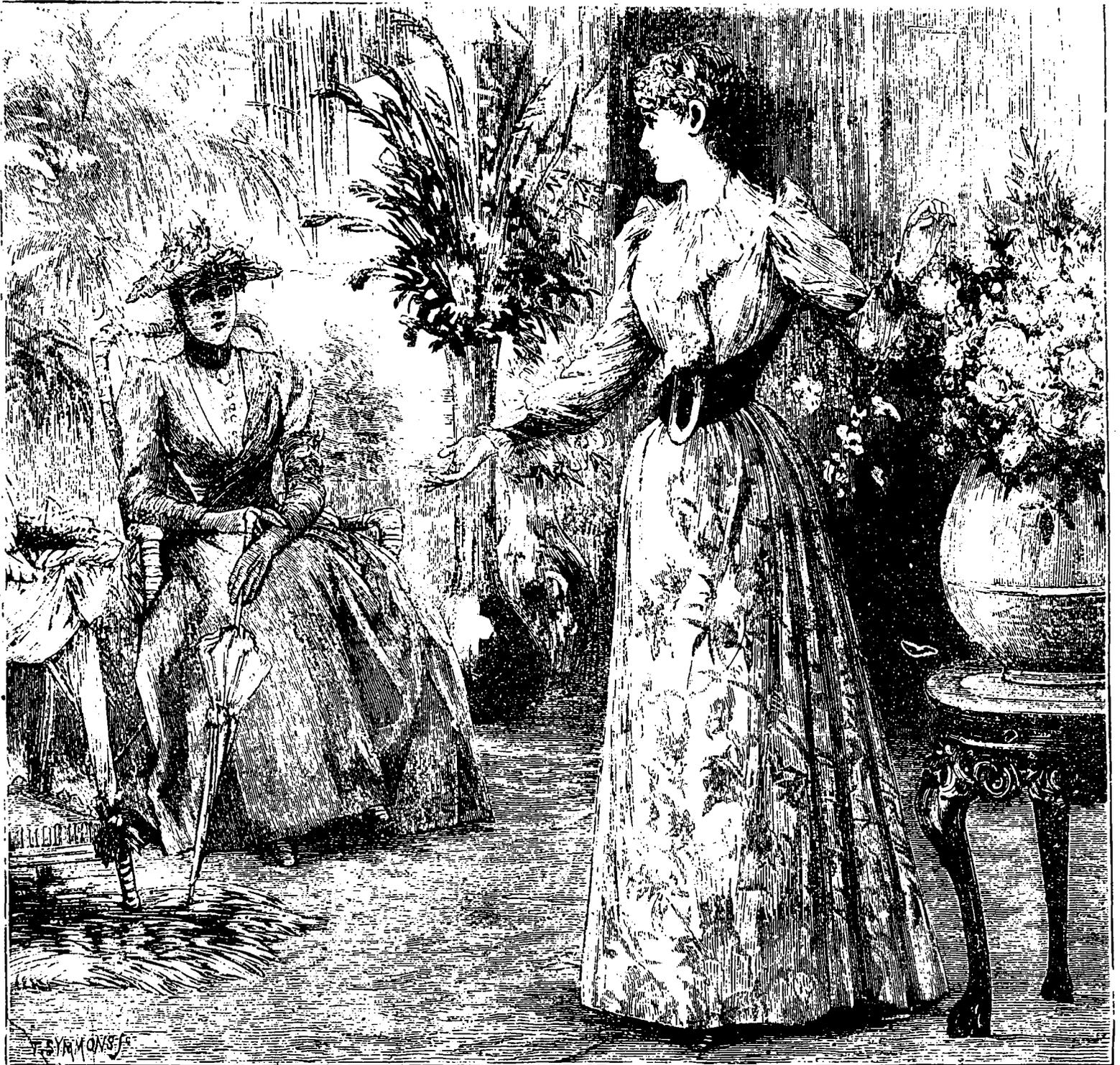
Le Samedi

VOL. II.—NO. 35.

MONTREAL, 7 FEVRIER 1891.

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.

ENTRE BONNES AMIES



Edith. — Tiens, c'est mon devoir de te le dire : j'ai rencontré ton fiancé, hier, dans un couloir où il faisait noir, et il m'a embrassée.

Edith. — Il faisait donc bien noir ?

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, M^r. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 7 FEVRIER 1891.

CHASSE-SPLEEN

C'est Eve qui mena la fortune d'Adam à la côte.

L'homme ponctuel perd son temps à attendre les autres.

Les voleurs sont tous philosophes : ils prennent les choses froidement.

La fermeture de la mer de Behring, comme discussion, est toujours ouverte.

C'est quand on n'a pu se réformer soi-même qu'on essaie de réformer les autres.

Les machines qui remplacent la main-d'œuvre ont toutes été inventées par des ouvriers.

Les trottoirs glissants sont peu aimés, la preuve en est que tout le monde tombe dessus.

Les acteurs ont toujours envie de brûler leurs rôles quand une pièce est reçue froidement.

Bien des gens seraient prêts à accepter des conseils s'ils pouvaient le faire avant qu'on ne les leur offre.

Les chiens muselés sont comme les hommes ; ils n'aiment pas les fils de fer qu'on leur met au-dessus de la tête.

Les mariages comme les incendies sont souvent causés par une simple étincelle tombant sur des corps inflammables.

Quand un jeune homme a été refusé par plusieurs jolies filles, il ne manque jamais de trouver que la beauté décline.

Noë aurait connu plus tôt la bonne nouvelle, si, au lieu d'une colombe il avait envoyé un chat à la recherche du mont a-ra-rat.

C'est quand un orateur dit : "C'est avec peine que je me vois forcé de..." qu'on peut-être sûr du plaisir qu'il éprouve à tomber sur son adversaire.

En faisant la liste des jeunes gens à marier qui ne lui déplaisent pas la plus modeste des jeunes filles commence toujours par penser aux héritiers.

UN PARENT UTILE

—Comment peux-tu faire pour gagner de l'argent en vendant des marchandises au-dessous du prix coûtant ?

—Je vais te le dire ; mais c'est un secret : j'ai un cousin qui fait les règlements des assurances.

BON RÉGIME ALIMENTAIRE



Médecin. — Les végétaux ne vous vont pas ; prenez un peu de nourriture animale.

Patient. — Animale ? Quand au foin et à la paille, c'est impossible. Il y a peut-être bien le blé et l'avoine, mais en whiskey seulement. Ça fera, docteur, je suppose ?

DEUX GRANDS HOMMES

— Quand je suis entré dans le monde des affaires je n'avais pas un centin dans ma poche.

— Et moi, quand je suis entré dans le monde, je n'avais même pas de poches.

REPRODUCTION

Bouveau. — Le barbier m'a conté une histoire des plus drôles, ce matin en me rasant.

Rouveau. — Et si j'en juge par votre figure, il a dû la couper quelque part.

UN JOLI CADEAU

Elle. — As-tu rapporté quelque chose de joli à ta petite femme ?

Lui, (retour de New-York). — Oui ; moi. J'ai cherché dans toute la ville et c'est encore ce que j'ai trouvé de mieux.

ERREUR SUR LA PERSONNE

Servante. — Il y a un monsieur à la porte avec un compte.

Madame. — Vous vous trompez, ce n'est pas un monsieur ; je n'y suis pas.

PAR PROCURATION



Premier garçon. — Donne-m'en une bouchée.

Second garçon. — Je ne puis pas ; ce n'est pas à moi.

Premier Garçon. — Pour qui donc que tu en manges ?

MOTS D'ENFANTS

Roger (5 ans). — Pourquoi que tu boites, oncle Jean.

Oncle Jean. — C'est la faute à mon rhumatisme, petit ; tu sais bien que j'en ai toujours pour huit jours quand je suis pris par la gelée.

Roger. — Tiens, c'est comme moi ; maman m'a pris dans la gelée et j'en ai eu pour huit jours.

Fred. — Maman, Tom tue les mouches sur les vitres ; fais le cesser.

Maman. — Pourquoi ?

Fred. — Parceque c'est mon tour.

Professeur. — Tautologie, ce mot composé des mots grecs, *tautos* ; le même, et *logos*, discours est employé pour indiquer la répétition inutile d'une même idée en termes différents ; élève Têtenbois, donnez-moi un exemple de tautologie.

Têtenbois (9 ans). — Nous aurons à dîner ce soir une tête de mouton et le cavalier de ma sœur Elise.

— Est-ce que ton nouveau petit frère parle ?

— Oui, il peut dire des mots très bien.

— Quels mots ?

— Sais pas. C'est des mots que je n'ai encore jamais entendus.

Maman. — Pourquoi ne pratiques-tu pas ton piano.

Julie. — Mais je pratique, maman.

Maman. — Je ne l'entends pas petite menteuse.

Julie (pleurant). — Je pratique les pauses.

A la gare Bonaventure :

Gamin. — M'sieu laissez-moi porter votre sac ? Rien que cinq cents.

Voyageur. — Merci, mon sac n'est pas lourd.

Gamin. — Laissez-moi porter votre canne, alors ?

Gaston. — Maman, est-ce que ce n'est pas l'heure de manger la dinette ?

Maman. — Si, mon enfant ; mais tes amis ne sont pas encore là, il faut les attendre.

Gaston. — Je crois qu'ils ne viendront pas, maman ; j'ai pensé qu'il y en aurait plus si je n'étais pas.

Juge. — Mon petit ami, sais-tu ce que c'est que de jurer ?

Petit ami. — Oui, monsieur, j'ai entendu papa causer avec les évaluateurs de la ville.

Joe, (6 ans, regardant le départ des jeunes mariés). — Je plains leurs enfants.

Maman. — Pourquoi cela, monsieur ?

Joe. — Si leur maman se sert des pantoufles qu'on lui a jetées dans la voiture, comme toi tu te sers de la tienne.

Servante. — Galopin ! méchant enfant ! je vais aller dire à votre maman que vous attachez les deux chats, ensemble, par leurs queues ; qu'est-ce que vous lui direz pour vous excuser.

Gaston. — Que le maître a dit que les extrêmes se touchent.

SENTENCE TROP DURE

Madame Laveruille, (indignée). — Monsieur, je viens d'apprendre que votre fils avait promis le mariage à chacune de mes deux filles.

Monsieur Bontemps. — Polisson ! Il mériterait qu'on le forçât à les épouser toutes les deux.

SAVON EMOLLIENT

Colporteur. — Madame, je voudrais vous montrer une nouvelle sorte de savon.

Madame. — Pas besoin.

Colporteur. — Il coûte deux fois moins que...

Madame. — Pas besoin, je vous dis.

Colporteur. — Il dure deux fois plus que...

Madame. — Pas besoin, et allez vous-en.

Colporteur. — Il est excellent pour le teint.

Madame. — Montrez-le moi.

LE FARDEAU DU BUDGET



Philantrop. — Comment, pauvre ami ! Encore prêt à tomber ! Est-ce que vous ne voyez jamais dans cette condition, moi ?

Politicien de carrefour. — Feré ben, (hic) ... N'avez pas à shupporter un gouvèrnement shur vos épaules, v'ous.

SPIRITUATISME SPIRITUEL

Il s'en est passé une bien bonne, dans un des hôtels de Montréal, nous ne dirons pas lequel pour ne pas avoir l'air de faire une réclame, et aussi pour ne pas faire de peine à un brave homme.

Done, on causait un soir de la semaine dernière autour de la fournaise ; les causeurs étaient pour la plupart des esprits forts, touchant à tout, blaguant tout, se riant de tout. On arriva au spiritualisme, au magnétisme, à l'hypnotisme, et autres sciences plus au moins connues et plus ou moins en scène.

Le voyageur d'une de nos grandes maisons de nouveautés, agacé des bêtises qu'il entendait dire, déclara qu'il croyait à tout cela et qu'il y croyait d'autant plus qu'il était quelque peu médium.

Sur ce, grande discussion à laquelle notre voyageur mit fin en offrant de parier qu'il pourrait séance tenante et devant tout le monde faire marcher une douzaine de sonnettes sans les toucher.

On se moqua de lui, mais on tint son pari, et \$50 furent déposées entre les mains du propriétaire.

Alors notre voyageur se leva tranquillement, s'avança solennellement vers l'armoire du compteur à gaz, l'ouvrit et... ferma le gaz.

Aussitôt, un carillon épouvantable se fit entendre ; la maison était pleine de voyageurs qui protestaient énergiquement contre l'obscurité dans laquelle on venait de les plonger.

Le pari était gagné.

UN BON VENDEUR

Mademoiselle Pimbèche. — Je désire avoir une paire de bottines semblable en tout à celle que vous avez vendue hier à Madame Hautegomme. Si vous n'en avez plus, j'irai ailleurs.

Commis (qui vient de rendre la dernière paire). — Très bien, mademoiselle, (jetant un regard furtif sur les extrémités inférieures de sa cliente,) mais je regrette de vous dire que ce patron ne peut vous convenir, il ne se fait que dans les grandes tailles.

Mademoiselle Pimbèche (qui chausse du "S homme"). — Alors, montrez-moi autre chose.

LES ANIMAUX SONT-ILS INTELLIGENTS

"Intelligents, jamais de la vie, s'écriait l'autre jour notre ami Shamousky le savant naturaliste." Prenez le cheval par exemple. Il est assez grand et assez fort pour faire ce qu'il veut et malgré cela il se soumet à toutes les volontés de l'homme. Un gamin peut dresser un poulain ; alors que le poulain pourrait s'il le voulait réduire son tyran en chair à pâté. Quand le cheval se laisse mettre un mors qui lui déchire la bouche et lui use les dents, s'il avait le plus simple bon sens — un simple bon sens de cheval — se laisserait-il traiter ainsi ? Puis il permet à son maître de lui mettre une selle sur le dos et de monter sur cette selle, alors qu'il n'aurait qu'à user avec un peu d'intelligence de ses pieds de derrière pour se débarrasser du maître et de la selle.

Passons au chien, continua Shamousky. On lui fait traîner des voitures, tourner des roues sans même qu'il fasse entendre un aboiement de mécontentement. Vous ne direz : Et les Saint-Bernard ? Eux, intelligents ! Allons donc ! ils font un travail de chien dans la neige sans demander un sou. Parlez-vous de l'éléphant ? qu'en savez-vous ? si ce n'est qu'il joue dans tous les cirques un tas d'histoire qu'il ne comprend pas et qui lui sont remémorées à coup de pique dans la tête par un petit sale bonhomme assis sur son cou. En voilà de l'intelligence. Non, les bêtes sont des bêtes un peu plus bêtes que l'homme, voilà tout.

UN JOLI COMPLIMENT

Madame. — Il fut un temps où vous me disiez que vous m'aimiez plus que votre vie. Il y a beau jour que vous ne parlez plus ainsi.

Monsieur. — Je m'engarderais bien ; depuis que nous sommes mariés, ma vie me semble beaucoup trop précieuse.

UNE FAUSSE JOIE

Avocat du prisonnier. — Messieurs du jury, voulez-vous prendre...

Jury. — Certainement...

Avocat. — En considération des antécédents, etc...

Verdict. — Coupable.

SINGULIERE PUBLICITE



L'oncle José devant l'atlage d'un meublier. — As-tu jamais vu ? Des individus qui mettent leur chambre à coucher devant tout le monde !

LE POUVOIR DE LA MUSIQUE



Clara (revenant d'un concert d'amateur). — Ma voix a-t-elle bien rempli la sa salle ?

Caroline. — Si bien remplie qu'il ne restait plus de place pour les auditeurs. Ils ont dû sortir.

CHEFS-D'ŒUVRE EN ABRÉGÉ

SONNET COPPÉE

Depuis quatre mois sans ouvrage,
Il n'avait plus que dix-huit sous,
De quoi manger un maigre aux choux
Avec du pain et du fromage.

"Allons, pensait-il, du courage !
Le Seigneur, qui veille sur nous,
De ma foi veut avoir le gage,
Et m'enverra des jours plus doux."

Comme il regagnait sa ruelle,
Une vieille à voix de crécelle
Timidement lui dit : — "J'ai fait !"

Il donna, pour qu'elle eût du pain,
Deux sous, ses deux derniers, à celle
Que Dieu mettait sur son chemin.

DOUCEURS DE L'AMITIÉ

— Pourvu qu'il fasse un bon portrait ?
— N'ayez pas peur, ma chère, c'est un grand
artiste, un de ces peintres qui voient tout en
beau, même ce qui ne l'est pas.

UN PRÉSENT FUMÉ

Madame Honeymoon. — Fumez-vous un des
cigares que je vous ai achetés ?

Monsieur Honeymoon. — Oui.

Madame Honeymoon. — Comment les trouvez-vous ?

Monsieur Honeymoon. — De ceux qu'on aime
mieux donner que recevoir.

LEQUEL DES DEUX ?

Madame Toutépine (en colère). — Je voudrais
que votre chien n'approchât pas de mon logis ; il
est plein de puces.

Madame Bouwpicée. — Fido ! vie is ici mon
bon chien, ne va pas chez madame ; son logis est
plein de puces.

AUGMENTATION ACCORDÉE

Charlie. — Je voudrais savoir, monsieur, si
après deux ans de services vous ne pensez pas
que je veux un peu plus.

Patron. — La question est difficile, mais je ferai
quelque chose pour vous. Croyez-vous au vieux
proverbe : "Le temps c'est de l'argent."

Charlie. — Absolument.

Patron. — Très bien ; alors à l'avenir je vous
permets de travailler douze heures par jour au
lieu de dix.

NOS CHÉRIS



Ethel. — Je ne vois pas pourquoi je n'apprendrais pas l'anglais comme toi ?
La grande sœur. — Le professeur dit que tu n'as absolument aucun talent pour les langues.
Ethel. — P'shît !! Papa est assez riche pour m'en acheter.

ELLE PARLE PAR EXPERIENCE

Marie-Anne. — Madame, j'ai prêté deux piastres au cocher, et je ne puis les lui faire rendre, voudriez-vous lui parler ?
Madame. — Je ne puis me mêler de cela, mais je vais vous donner un bon conseil pour retrouver votre argent. Epousez Jean, et vous pourrez fouiller dans ses poches, le soir, quand il sera couché.

CE QUI CONSERVE L'AMOUR

Madame Comète. — Dix ans de mariage et pas une dispute avec votre mari ?
Madame Blondinette. — C'est comme je vous le dis.
Madame Comète. — Et c'est toujours lui qui a le dernier mot ?
Madame Blondinette. — Toujours, j'ai toujours peur de le contrarier et que sa main ne tremble.
Madame Comète. — Pourquoi ?
Madame Blondinette. — Si vous aviez été au pare Sohmer, vous l'auriez vu exécuter son fameux tour avec les couteaux et c'est moi qui suis sur la planche. Comprenez-vous ?

VITESSES COMPAREE DES DIVERS MODES DE LOCOMOTION

Voici après vérification sérieuses les temps qu'on met pour parcourir un mille anglais avec différents moyens de locomotion et leur plus grande vitesse,

Une locomotive	met	50 sec.	1 1
Un cheval au galop	— 1 min.	39	— 3 1
Un — au trot	— 2 —	8	— 1 1
Un patineur sur la glace	— 2 —	12	— 3 5
Un bicycliste	— 2 —	20	— 3 5
Un tricycliste	— 2 —	37	— 3 5
Un coureur à pied	— 1 —	12	— 3 5
Un canotier	— 5 —	2	— 3 1
Un patineur	— 5 —	39	— 3 1
Un nageur	— 22	12	— 1 2

Il faut ajouter que si le cheval au trot ou au galop vient avant le bicycliste, au deuxième mille c'est ce dernier qui reprend l'avantage.

RETOUR D'EUROPE

Madame Touriste. — Etant à Marseille, j'espère que vous n'avez pas négligé le château d'H.
Mademoiselle Modiste. — Vous ne savez donc pas que nous sommes de la tempérance, jamais nous ne touchons une bouteille de vin.

LA VALEUR DU TEMPS

Amateur. — Combien demandez-vous de ce tableau ?
Marchand. — 8500.
Amateur. — Comment 8500 ? La semaine dernière, si je m'en souviens, vous n'en vouliez que quatre cents.

CE QUE LLE EN FERA

A. — Mademoiselle Rapide va épouser cet idiot de Laedor.
B. — Tu peux être sûre qu'elle en fera quelque chose.
A. — Le penses-tu réellement ?
B. — Parbleu ! elle en fera un pauvre homme avant six mois.

UN LOGICIEN

Homme de police. — Etes-vous ivre ?
Sauveteur. — Je pense.
Homme de police. — Alors, allez-vous en.
Sauveteur. — Etes-vous ivre ?
Homme de police, (indigné). — Non.
Sauveteur. — Alors, pourquoi que vous ne vous en allez pas, ça vous est plus facile qu'à moi, d'un grand bout, hein ?

ARRESTATION DANGEREUSE

Homme de police. — Sergent, je crois que vous feriez bien d'envoyer plusieurs hommes pour arrêter Joe Letrangleur : d'après les rapports, il est capable de tout.
Sergent. — Croyez-vous qu'il soit si redoutable que ça ?
Homme de police. — Jugez-en vous-même, il vient de se marier pour la quatrième fois.

NOURRITURE LEGERE

M. Le mire, (acteur amateur de la localité). — Dites donc, Major, est-il vrai que vous avez eu une véritable femme l'an dernier par chez vous ?
Major. — Je vous crois, mais elle n'a rien été auprès de celle de l'année précédente, alors que nous n'avons rien eu à manger pendant trois mois.
M. Le mire. — Pas possible ! comment vos gens ont-ils fait pour vivre ?
Major. — Oh ! ceux qui ne pouvaient pas parler distinctement en ont profité pour mâcher leurs mois.
M. Le mire. — Ah ! oui... je vois... je comprends.

NOS CHÉRIS



Nelle. — Tu es fière, hein, monan, que la tête de papa ne soit pas comme monsieur ? Comment tu ferais pour l'empoigner, quand tu veux le corriger ?

NOS CHÉRIS



(Platiquer de justification.)
Le père. — Je ne l'approuve certainement pas de l'être battu ; mais j'étais fier de voir que tu rossais un gail lard plus grand que toi. Qu'est-ce qu'il t'avait donc fait ?
Touss. — Il me disait bien que j'avais l'air de toi !

TEMPERATURE DIFFICILE

Bonvicar. — Le thermomètre est encore tombé hier soir.
Bontemps. — Le mien n'a pas bougé, il est toujours pendu au même endroit.

UN EMPLOYÉ BORNÉ

Employé. — Il m'est impossible de lire la signature de ce correspondant, peut-être le connaissez-vous ?
Patron. — Laissez-moi, je suis trop occupé ; écrivez à ce monsieur que nous ne pouvons déchiffrer son nom.

BIEN CUIT

Madame. — J'en ai le sort de madame Reveche, quel charmant mari elle a, et si aimable, si tendre après dix ans de mariage.
Monsieur. — Ça vous étouffe ? pas moi ; le plus coriace des chimocéros deviendrait tendre si on le tenait dix ans dans l'eau chaude.

PURE FICTION

Arcat. — Mon cher, je ne comprends pas comment tu espères faire un volume avec ton idée de roman. Je raconterais cela en vingt-cinq pages.
Auteur. — C'est très simple : l'action s'engage au premier chapitre par un procès.
Arcat. — Alors, je ne comprends pas comment tu peux condenser ton idée dans un seul volume.

IL RÊVE D'ELLE

Georgette. — Qu'est-ce que tu avais donc la nuit dernière ; tu te levais à chaque instant et gesticulant et en criant comme un Indien ?
Georges. — Qu'est-ce que je disais ?
Georgette. — Tu criais : " Elle a gagné d'une longueur," puis tu m'as donné deux ou trois tapes sur le dos, et tu as déchiré la taie d'oreiller en morceaux.
Georges. — Ah ! j'y suis, je rêvais qu'étant à un bazar je venais de gagner un collier pour ma petite femme.
Georgette. — L'aveur ami ! comme il pense à moi.
Georges, (bas). — Oh ! ces courses au trot !

UN JOUEUR

Annette.—Qu'est-ce que Charles a dit quand il a appris que tu avais dit oui à Horace, quoi qu'il n'ait pas le son.

Lise.—Il a ri ; je le déteste maintenant, et j'ai joliment bien fait de le refuser, c'est un joueur.

Annette.—Comment le sais-tu ?

Lise.—Tu sais les hommes se montrent tels qu'ils sont quand ils sont vexés ; et bien ! quand je lui ai annoncé la nouvelle, il m'a dit : Lise, j'espère que vous n'apprendrez pas à vos dépens que quand le bonheur de toute la vie est en jeu, il ne faut jamais mettre son cœur sur le carreau.

UNE ORDONNANCE HEROIQUE

Docteur.—Ce n'est rien, madame, mais enfin vous avez un mauvais rhume, il faut vous soigner.

Patiente.—Oui, je le sens, je puis à peine parler.

Docteur.—Êtes-vous bien courageuse, et capable de supporter un traitement rigoureux ?

Patiente.—Oui, essayez.

Docteur.—Inutile de commencer si vous n'êtes pas sûre d'aller jusqu'au bout.

Patiente.—Je subirai tout ce que vous ordonnerez : saupismes, emplâtre, électricité, n'importe quoi.

Docteur.—Vous êtes impatiente de recouvrer votre voix ?

Patiente.—Je vous l'ai dit.

Docteur.—J'ai réellement peur que vous ne puissiez supporter le traitement.

Patiente.—Vous m'effrayez à la fin, mais je vous assure que je ferai tout pour retrouver la parole.

Docteur.—Voilà je vous prie de ne pas parler pendant deux jours. Mais pas du tout, vous m'entendez.

UNE LEÇON DE TOBOGGAN



Charles.—Comme ce serait beau dans la vie, n'est-ce pas, chérie, si la route était toujours aussi douce que cela ?

Isabelle.—Comment ! Et toujours descendre la côte !

UN CARACTÈRE TROP PROMPT



L'Éternelle.—Qu'est-ce que tu tiens de faire à ton fiancé, qu'il parait si finieux ?

De l'Éternelle.—Je me le demande. Peut-être parce que je l'ai appelé : Cochon et voleur de grands chemins, lui comme un orang-outang.

M. l'Éternelle.—Ah !... Je pensais que c'était plus discret ; mais avec un homme prompt comme cela, tu devrais peser tes paroles. Un rien le fait fâcher.

ARGUMENT VISIBLE

Petit homme.—Ah ! je vous tiens là ! Êtes-vous persuadé que j'ai été bien élevé maintenant ?

Grandhomme (regardant son adversaire de haut en bas).—Oui, mais on a eu tort de s'arrêter quand on vous a élevé.

UN BREVET D'EXCELLENCE

1er Clubman.—Si nous ordonnions des truffes avec nos oeufs brouillés ?

2me Clubman.—Non, je ne les aime pas.

1er Clubman.—Vous ne les aimez pas ? Vous ne savez donc pas, mon cher, qu'elles coûtent 89,00 la livre.

APRES LA MASCARADE

Madame (à son mari qui a dîné avec elle toute la soirée).—Jamais je ne me suis autant amusée, étiez-vous aimable ! Voyons, avouez-le franchement, vous ne m'avez pas reconnue sous mon masque ?

Monsieur.—Franchement, non. Jamais je ne me serais douté, que vous étiez aussi charmante.

TIMBRE DE VALEUR

Dude.—Vous savez, la grande nouvelle ! Sarah Bernhard nous arrive. Quelle artiste ! Quelle femme ! Quelle voix ! Non, là, vrai, avez-vous jamais entendu un timbre pareil ?

Culmen tout.—Très beau, le timbre. Il doit être en or, si j'en juge par les prix qu'en demande à ceux qui veulent l'entendre.

UNE EXCUSE

Smith.—C'est toujours votre journal que je lis le premier, le matin.

Jones (propriétaire d'un journal du matin).—Très flatté, mon cher, très flatté.

Smith.—Oui, c'est le seul que les autres pensionnaires ne cherchent pas à avoir.

ENGAGEMENT ROMPU

Voyageur.—Quoi de neuf depuis que je suis parti. Mademoiselle Eva est-elle toujours fiancée à Ernest ?

L'identaire.—Non.

Voyageur.—Ah ! bah, contez-moi donc cela.

L'identaire.—Avez plaisir. Figurez-vous qu'ils se sont mariés il y a quinze jours ; alors vous comprenez qu'ils ne peuvent plus être fiancés.

UN FIN OBSERVATEUR

On amenait Pautre jour à la station de police No. 0, une drôlesse bien connue du sergent. Pour déguiser son identité elle se donne comme une émigrée nouvellement arrivée et ne comprend pas l'anglais.

Sergent.—Votre nom ?

Prisonnière.—Françoise Danvers.

Sergent.—Votre âge ?

Prisonnière.—Vingt-deux ans.

Sergent (s'écriant en parlant).—Thirty two.

Prisonnière.—No. Twenty-two.

Sergent.—Tiens, vous parlez bien l'anglais, si vous ne le comprenez pas. (*Bécriant toujours en parlant.*) Nous disons : Annie Johnson, aged twenty-two.

QUAND ON SAIT S'Y PRENDRE

De Trophriant.—Chère Madame, votre bal a été délicieux, et mon bonheur sera complet si vous voulez bien m'autoriser à reconduire chez elles, Mesdemoiselles Balandard, qui ne peuvent rentrer seules à cette heure.

Madame.—Certainement, mon cher monsieur de Trophriant, j'allais justement vous demander ce service. Mais, (*sichement*) c'est malheureux pour vous qu'elle soient deux.

De Trophriant.—Oh ! cela ne fait rien. (*S'approchant de Mademoiselle Balandard, senior.*) Mademoiselle, avec la permission de notre charmante hôtesse, je vais accompagner votre sœur ; je serai de retour dans un petit quart d'heure.

SOYONS RAISONNABLES



Mais enfin, docteur, je ne vais pourtant pas mourir ? Alors, pourquoi m'avoir fait chercher ?



Ceci est basé sur des documents originaux.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

QUATRAIN SANS PRÉTENTION

Sur l'enfant prodigue

Prodigue ! Il le fut moins qu'on nous le dit et j'ose
Défendre sa mémoire en ces vers folichons.

Il a certainement su garder quelque chose,
Puisqu'il a gardé les cochons.

**

A un homme qu'on dit être gris

De rouge et de blanc ayant pris
Une égale dose ;
Cet homme ne peut être gris,
Il doit être rose.

II

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES.

(Pour le SAMEDI)

Il existe des personnes d'une timidité presque
inconcevable.

Une jeune fille charmante demeurant dans une
paroisse non éloignée de cette ville, allait trou-
ver la semaine dernière, le curé de sa localité, et
lui annonçait qu'elle était décidée à contracter
mariage, mais qu'elle était obligée de faire elle-
même tous les préparatifs du mariage, vu la timi-
dité de son fiancé qui ne voulait pas se montrer.
Elle ajouta qu'elle avait honte elle-même d'être
obligée de faire de pareilles démarches, mais qu'il
fallait bien qu'elle s'en mêlât, parce qu'autrement
elle ne se marierait jamais.

Le curé se montre complaisant, le jour du ma-
riage fut fixé, et l'heureux coupable se rendit de
bonne heure, au temps convenu, à la résidence
du curé. Celui-ci alors se rendit à l'église où un
grand nombre de personnes, parents et amis des
fiancés attendaient. Ils attendirent en vain, ainsi
que le curé.

Le timide jeune homme ne voulut jamais en-
trer dans l'église, malgré les supplications et les
larmes de sa fiancée, il avait trop honte de se
marier devant tant de monde. Il voulait que le
curé les mariât dans une salle privée au presby-
tère.

Le curé ayant refusé, le mariage fut remis, et
la jeune fille s'en retourna chez elle bien décidée
à trouver un homme moins honteux.

Avis aux audacieux de cette ville.

**

Il n'y a rien de plus digne de sympathie que
la position d'un jeune homme timide qui ne sait
quoi dire à sa danseuse dans un bal. Aussi ai-je
des trésors d'indulgence pour les infortunés qui

constatent en rougissant "qu'il fait bien chaud"
ou "qu'il y a des toilettes ravissantes," etc.

Mais de toutes les phrases qui peuvent se pré-
senter à l'esprit d'un danseur affolé de timidité,
voici certainement la plus bizarre... Elle a été
dite à la fille d'un des principaux citoyens de
cette ville dans un bal qui eut lieu il y quinze
jours.

Le malheureux jeune homme, cherchant le
moyen d'entamer la conversation, et ne sachant
probablement pas quelle question poser, dit tout-
à coup :

—Mademoiselle ! mademoiselle !

—Monsieur ?

—Est-ce que cela vous a fait bien mal, quand
on vous a percé les oreilles ?...

**

On nous apprend que Phrance Issa, un com-
pagnon barbier, va hériter de près de deux mil-
lions, par la suite de la mort d'une tante qui
avait été autrefois chercher fortune aux États-
Unis.

Cet héritage dont il était vaguement question
depuis quelques jours, lui a été officiellement no-
tifié par une lettre du notaire de la défunte.

Depuis qu'il se sait millionnaire, Phrance Issa
n'a pu encore raser un seul client sans le couper.
—C'est l'émotion, soupire-t-il pour excuse.

**

Un drôle, surchauffé par une trop grande ab-
sorption de liqueurs alcooliques, disait hier soir
en se regardant dans une glace :

—Quelle drôle de chose, plus on est gris, plus
on est rouge. Il faudra que je parle de ça a un
peintre !...

AGUE ERATTE,

Lévis, février 1861.

III

RAMASSIS-RAMASSAS

L'Alphabet des abrutis

Voici comment un maître d'école d'une pa-
roisse non loin de l'ancien Bytown, procède à
l'abrutissement de ses élèves après leur avoir
appris les vingt-cinq signes de l'alphabet. Le
magister place l'alphabet devant les enfants et
commence :

—Que représentent ces figures ? — A. B. C.
(*abaïsser*).

—Que faut-il pour le faire disparaître ? —
F. A. C. (*effacer*).

—Que suis-je en ce moment ? — E. L. V. (*élevé*).
—Comment trouvez-vous M. le maire ? — U.
P. (*huppé*).

—Que faut-il faire quand on est pas le plus
fort ? — C. D. (*déaler*).

—Quel est le devoir d'un enfant sage ? — M.
E. R. S. P. T. C. P. R. E. M. R. (*aimer et res-
pecter ses père et mère*).

—Quelle était la veille d'aujourd'hui ? — C. T.
I. R. (*c'était hier*).

—G. H. T. E. P. I. E. D. T. K. K. O. O. A.
I. P. K. B. K. C. H. I.

—J'ai acheté et payé : Dé, thé, cacao, oie,
ipéca, bécasse et hachis.

—G. E. T. A. P. K. O. E. F. L. X. A. K. I. N.

—J'ai été à Pékao et Félix à Cayenne.

—C. R. O. D. C. D. O. P. Y. E. T. M. E. F.
E. T.

—Ces héros, décédés au pays grec, étaient ai-
més et fêtés.

—Que signifie ce signe ? ! Barbare.

—De quelle lettre tire-t-on du fromage à la
crème ?

—De la lettre I (*laiterie*).

—Dans quelle lettre passez-vous pour venir à
Pécole ? Dans la lettre U (*lettre rur*).

—Quelle lettre préférez-vous le jour de l'an ?

—Lettre N. (*l'étronne*).

Quelles sont les trois lettres devant lesquelles
on s'incline avec respect ? — D. I. T. (*Déité*).

—Quel fut le ministre du grand roi Dagobert ?

—C. T. L. O. A. (*c'était Eloï*).

—Quelle était la femme de Ménélas ? — L. N.
(*Hélène*).

—Qu'est votre père ? — A. G. (*agé*).

—L'enfant obéissant ? — M. E. (*armé*).

—L'enfant méchant ? — A. I. E. D. T. S. T.
(*lui et détesté*).

—Que faire quand on est pressé ? — Se A. T.
(*se hâter*).

—Que vous dit votre maître ? — O. B. I. C.
(*obéissez*).

—Quel air à Jean Machon ? — R. E. B. T.
(*air hébété*).

—Que suis-je ? — O. Q. P. (*occupé*).

—Et encore ? — M. R. V. I. E. (*émervillé*).

—Que dit Martin à sa bourrique ? — d'I. A.
U. O. (*dia lui ho !*).

Qu'est le père Latrogne quand il a bu un coup ?
— M. U. (*ému*).

—Qu'est-on sur un navire ? — K. O. T. (*cahoté*).

—Quand on a V. G. T. (*régété*), que faut-il
pour se mettre à l'aise ? — R. I. T. (*hériter*).

—Qui est-ce qui monte à cheval ? P. E. Q. I. E.
(*Pécuyer*).

—Quand bébé est-il né ? — I. R. N. E. B. B.
(*hier est né, bébé*).

—Quand on a trop parlé, que faire ? — C. C.
S. T. R. (*cesser et se taire*).

S. A. C. (*est-ce assez ?*) — O. U. I. (*oh, oui*).

—Répondez en anglais ? — I. S. (*yes*).

—En allemand ? — I. A. M. N. R. (*ja, mener*).

—En patois ? — O. A. (*oi*).

—Vous en êtes une autre. Allez vous coucher !

—Ensemble — J. V. (*j'y vais*).

**

LE BASSON.

Jusqu'aux genoux, trois puissants villageois
Tenaient Lucas enfoncé dans la glace,
Qui reniflant et soufflant dans ses doigts
Faisait très laide et pitoyable grimace.

"Eh ! mes amis, pour Dieu, faites-lui grâce !"
Dit un passant qui plaignait le pitand.

Monsieur, répond le sacristain Thibaud,
De notre bourg c'est demain la grand' fête :
J'y chanterons l'office en faux-bourdon,
Et ce gros gars qui erie à pleine tête,
Je l'emhumons pour faire le basson.

**

LES SACREMENTS

Danon disait un jour à son épouse Hortense :
"Les sacrements sont objets d'importance :
Sais-tu leur nombre ? — Oui, sept. — C'est trop commun.
Six. — Depuis quand ? — Depuis que pénitence
Et mariage. Hélas ! n'en font plus qu'un."

S. A. C. A. MUSANT.

Ottawa, février 1891.

CE QU'IL PRÉFÈRE

Madame Lajjameuse (à son pensionnaire de
prédilection). — Quelle partie du poulet désirez-
vous, Monsieur Gourmet ?

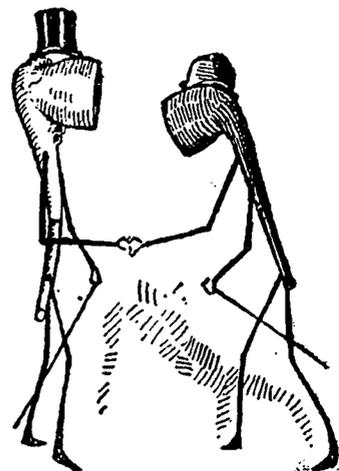
Gourmet. — Tout, sauf le cou.

BONNES AMIES

Ère amie. — Cette chère madame Anatole, elle
est charmante. Quel dommage qu'elle ne soit pas
plus naturelle !

Ère amie. — On peut en dire autant de ses
dents.

LES CLASSES PRIVILEGIÉES



Comment on s'améliore avec l'âge.

Jeune écuine de mer. — Comment vas-tu mon vieux ?
Viens brêle quoute. — Splendide ! Je deviens plus fort
de jour en jour.

LES INSTRUMENTS DONT ON ABUSE



Alfred. (Introuvable causeur désignant le chien couché à ses pieds). — C'est cela qui serait gênant pour nous d'avoir à sortir la langue comme ces pauvres chiens quand nous faisons une course !
Madame Regnault. — Je vous crois ; vous pilerez dessus souvent.

LES CANAQUES

Les Canaques appartiennent à la race noire ; ils sont généralement bien conformés et d'une taille au-dessus de la moyenne. Leurs membres sont souples et nerveux et les jambes un peu grêles, à la partie inférieure, se terminent par un pied large, mais cambré et taillé pour la marche. Les traits sont grossiers : le nez fortement épaté, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, les yeux brillants, un peu enfoncés, le front bas et surmonté d'une abondante chevelure, à tous crins, qu'hommes et femmes passent souvent à la chaux afin de lui donner une teinte rouge carotte qui, pour eux, est le dernier mot de la coquetterie. La physionomie est généralement empreinte d'un caractère sauvage et brutal, et la bouche, entr'ouverte, laisse voir une rangée de dents d'une blancheur et d'une solidité remarquables.

Leurs aptitudes physiques correspondent à leur conformation. Ils s'adonnent à la pêche, soit avec des filets qu'ils fabriquent avec du fil de cocotier, soit au moyen de la sagaie qu'ils lancent avec une merveilleuse adresse, et avec laquelle ils transpercent les plus gros poissons qu'ils guettent pendant de longues heures au bord de la mer. Ils sont excellents nageurs et je me souviens, à ce propos, avoir vu à Nouméa des Canaques dont le bâtiment avait chaviré pendant la nuit, à quatre milles (7,408 mètres) de terre et qui étaient venus à la nage chercher du secours pour les passagers réfugiés sur un îlot.

Ils aiment beaucoup la chasse et sont doués pour cet exercice d'une vue remarquable : ils marchent dans les bois en s'accompagnant d'un petit sifflement, tournant la tête à droite et à gauche, observant principalement les arbres à graines et, dès qu'ils aperçoivent un gibier, ils se servent encore de la sagaie pour le frapper. Si le hasard leur fait rencontrer un chasseur, ils s'attachent à ses pas, lui indiquent les meilleurs endroits, et sont amplement récompensés si on leur laisse tirer quelques coups de fusil, qui ne manquent jamais leur but.

Au point de vue intellectuel, il n'y a pas de doute possible. Le Canaque a les défauts de ses qualités. Il n'acceptera jamais la domination étrangère et ce sentiment est une grande vertu. D'un autre côté, cette vertu prend chez lui une forme trop démonstrative lorsque, pour donner une preuve de son esprit d'indépendance, il le pousse jusqu'à s'assimiler immédiatement l'envahisseur : tout y passe. Il dévore consciencieusement.

La civilisation, dont nous lui donnons l'exemple depuis trente ans, lui a seulement appris que la chair humaine est meilleure cuite que crue. L'histoire, qui peut justifier ce que j'avance, établit, en effet, que dans l'insurrection de 1879, tous les restes de colons trouvés dans les fermes avaient subi une préparation culinaire... C'est un comble !

Cet esprit de sauvagerie ne s'éteindra qu'avec la race. Lisez, vous qui me faites l'honneur de m'écouter, les *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*, écrits par le commandant Rivière, mon ancien chef, et vous serez édifiés sur cette proposition bien mieux que je ne pourrais vous en instruire moi-même. Le commandant Rivière a combattu cette terrible insurrection de 1879, insurrection qui a coûté la vie au brave colonel Gally-Passebosc. Aidé du lieutenant de vaisseau Servan, du capitaine Boule, du lieutenant Marchal, un groupe de héros, il sut refouler la plus terrible rébellion qui ait jamais ensanglanté notre colonie.

Quelle noble épopée que celle de ces braves ! Quel admirable roman que celui de ce Servan, descendant des hauteurs de Kanala, à la tête de tribus canaques, pour en combattre d'autres ! Quel sang-froid chez cet homme de trente ans, lorsque, voyant hésiter au moment décisif ceux qu'il conduisait à la soumission de leurs frères, il descendit de cheval pour donner ses armes au chef Nondo, dont il soupçonnait l'infidélité.

— « A moi tes armes, et pourquoi ? » s'écria Nondo. — « Parce qu'elles te serviront, si tu me suis, à combattre les ennemis de mes frères et de ma patrie ; et parce que, si tu me tués, comme tu sembles en avoir l'intention, tu n'auras pas l'honneur de me les avoir prises ! »

C. BLIN.

ENTRE CONFRÈRES

1er Directeur de théâtre. — Comment vont les affaires ?

2e Directeur de théâtre. — Splendiblement, nous renvoyons le monde.

1er Directeur de théâtre. — Avant ou après la représentation ?

LE TEMPS ET L'ÉTERNITÉ

Rachel. — Crois-tu qu'on se marie au paradis ?
Maud (sa meilleure amie). — Je l'espère pour toi ; l'éternité pourra te donner une chance que le temps ne te permettra pas de trouver sur terre.

LE NÉANT DES GRANDEURS

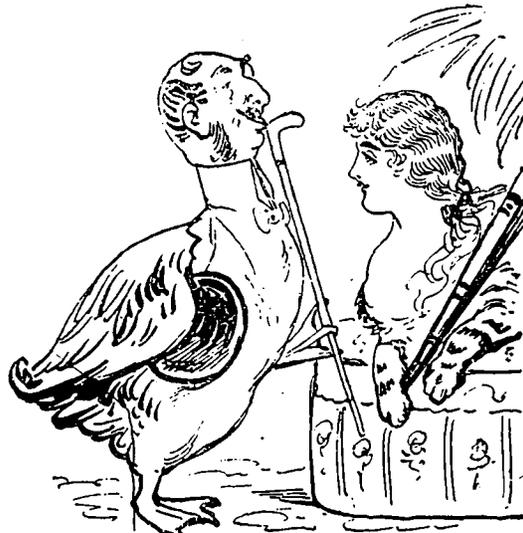
Lord Bob Lucdefil. — Ces portraits appartiennent au grand-père de mon grand-père.

Miss Shortcut. — Il y a si longtemps que ça que votre famille en vend ?

GRAND CONCERT

— Avez-vous été à l'Académie hier ?
— Certainement.
— Qu'avez-vous entendu ?
— Une très intéressante conversation entre deux dames et un *opéra* qui se trouvaient derrière moi.

CE QU'ON PENSE LES UNS DES AUTRES



Elle. — Quel tas d'oies que ces hommes !
Lui. — Que de griffes la femme ne cache-t-elle pas dans ses pattes de velours !

PAS AU DELÀ DE L'IMPOSSIBLE



Smith. — Ris tant que tu voudras, je ne suis pas aussi fou que tu le crois.
Jones. — A dire vrai, je ne pense pas que ça soit possible.

UN FAIBLE OBSTACLE

Grande couturière. — Vous auriez tort, madame, de choisir cette robe ; elle ne concorde pas avec la couleur de vos cheveux.

Cliente. — La robe plaît, ne vous occupez pas du reste ; mon coiffeur mettra mes cheveux au ton voulu.

BON DIPLOMATE

Lui. — Marie je suis venu ce soir pour demander votre main et...

Elle. — Il me semble, monsieur, que vous demandez beaucoup.

Lui. — Au contraire ; elle est si petite...

Elle. — Elle est à vous, mon cher Georges.

REMÈDE NOUVEAU

Élève pharmacien. — Patron, nous ne pouvons vendre le nouveau remède pour la guérison infaillible de la phtisie, même à 50 cts la bouteille.

Pharmacien. — Portez-le à la réserve, nous le descendrons dans quelques semaines, et nous le vendrons \$2.00 la bouteille sous un nom de lympe.

THÉÂTRE ROYAL

Une des troupes de variétés des plus fortes et des plus intéressantes qui aient visité le Royal, cette saison, est sans contredit la "Whalen & Martell's Koh I Nor Vaudeville Co." qui joue cette semaine au Royal. Le public s'est porté en foule aux représentations tous les soirs. Il y a jeux, chants, danses, tours d'acrobates, gymnastique, des bicyclistes, etc. Chaque acteur est très fort dans sa spécialité. Il n'y a aucun doute que ce théâtre ne soit fortement encouragé cette après-midi et ce soir.

Cette troupe nombreuse est composée de spécialistes très habiles, parmi lesquels nous avons remarqué Rouclère, Mlles Lucille et Maud Réville, les frères Muteil, Dan Regan, etc., etc. Les applaudissements n'ont pas fait défaut aux artistes.

La semaine prochaine nous aurons le plaisir d'entendre la fameuse troupe de variétés "Reilly and Wood."



L'AVANTAGE D'ETRE DUDE



I — *Julia à son amoureux.* — Oh ! voilà papa ! Il va me tuer, s'il nous trouve ensemble.
 II — Vite, déguise-toi. Voici mon chapeau, mon gilet...
 III — Prends ces épingles, vite, vite !



IV — La ! C'est superbe !
 V — Papa, je te présenterai une amie de convent, Clementine Trompetteil.

LE PIED ET LA TAILLE

Avez-vous entendu parler de la *Théorie de la marche* ?

Vous ne vous doutiez peut-être pas qu'il y a eu là-dessus des controverses savantes et même des formules.

En voici une que j'emprunte à M. de Parville :

$$\text{Pied} = \frac{8,6}{30} \left\{ \begin{array}{l} T \\ - + 0,05 \\ 2 \end{array} \right.$$

Elle a, paraît-il, été vérifiée sur une centaine d'individus, et elle s'est montrée exacte, avec un écart maximum de 7 lignes sur un sujet.

Pour parler comme tout le monde, au lieu d'employer les termes et figures barboro-scientifiques, voici quelques chiffres qui aideront à comprendre :

Taille (hauteur)			Pieds-calculés	
Pds	Pces	Lign.	Pces	Lign.
5	1	3	doit	un pied de 9 2½
5	1	2	—	10 0
5	7	1	—	10 1
5	10	7	—	10 5½

Pour les tout petits enfants, mêmes observations : enfant de 5 mois, 2 pds, 1½ pce, donne un pied de 4 pouces.

Enfin, la conclusion de M. de Parville est celle-ci :

Un homme de 5 pds, 1½ pces de hauteur, peut faire 3 pas à la seconde ;

Un enfant de 3pds, 8½ pces en fera un peu plus de 1 dans le même laps de temps.

SON SHAMPOING

Barbier. — Bay rum ?

Client, (étranger). — Bay-rum, connais pas, donnez moi du bon Whiskey blanc.

CE QUI LUI EST ARRIVÉ

Raoul. — Voyous, mon cher, aide-moi de tes conseils. J'ai envie de poser, ce soir, la question à la plus charmante fille de Montréal, et j'ai un trac des plus violents. Si ça me prend, je me casse, je vais tout embrouiller et avoir l'air d'un daim. Toi qui es marié, dis moi un peu comment m'y prendre.

Gaston. — C'est simple comme bonjour : tu es jeune et pas trop mal.

Raoul. — Je, le crois.

Gaston. — Avec beaucoup d'argent ?

Raoul. — Assez pour deux et même pour plus.

Gaston. — Ne t'éffraie pas alors. Commence comme tu voudras, ta jeune fille t'aidera par le reste. Tu vois, ça m'a réussi.

A PROPOS DE MARIAGE

Chaque pays a ses coutumes et aussi ses superstitions.

Dans les Vosges, les jeunes filles qui habitent la mariée se disputent l'honneur de poser la première épingle dans la robe de nocés : car elle se mariera dans le cours de l'année.

Les filles d'honneur en Angleterre jettent loin d'elles les épingles pour s'attirer du bonheur.

Il ne faut pas que la mariée se regarde dans le miroir, une fois habillée, à moins qu'elle ne mette ensuite quelque article de toilette.

La mariée, en Russie, ne doit pas toucher au gâteau de nocés, la veille de son mariage, sous peine de perdre l'amour de son mari.

L'éternement d'un chat, à la veille du mariage, était considéré de bon augure au moyen-âge, mais le hurlement d'un chien était, alors comme aujourd'hui, considéré comme un signe de malheur.

En Ecosse, on considère comme le dernier des malheurs, si un morceau de soie tombe et gâte le déjeuner le jour des nocés : si un oiseau meurt dans sa cage, ou si un oiseau se perche sur le rebord de la fenêtre et chante longtemps. La mariée doit éviter par dessus tout de casser une assiette ce jour là.

La rencontre d'un enterrement est un signe sur de malheur. Le mari ou la femme mourra sous peu, selon le sexe de la personne morte.

Dans une partie de l'Yorkshire, le marié, s'il rencontre une connaissance, devra lui frotter le coude s'il veut être heureux.

FAUSSE ACCUSATION

Père. — Monsieur, vous êtes incapable d'une bonne action : vous êtes absolument sans principe : vous ignorez même la valeur du temps.

Fils. — Pour ça, papa, vous faites erreur, et la preuve c'est qu'on m'en a donné une fois, et que j'ai si bien mis à profit le cadeau, que je lui dois la vie.

Père. — Puis-je savoir quand ce phénomène est arrivé.

Fils. — Pas plus tard que le mois dernier, quand j'étais dans l'ouest : on m'a donné vingt quatre heures pour quitter la ville, et je vous assure que je n'ai pas perdu une seconde, au contraire.

TOUT CE QUI BRILLE, ETC.

Bouleau. — Quelle tête, mon cher ! Avez-vous perdu quelqu'un des vôtres ?

Rouveau. — Non, hélas ! seulement cette magnifique bague en diamant que vous admiriez tant, et j'ai une peur bleue que quelqu'un m'ait emporté.

Bouleau. — Je ne vous comprends pas. Vous devriez être heureux qu'un honnête homme la trouve ; à votre place j'offrirais une belle récompense.

Rouveau. — Récompense ; vous êtes fou, j'en aurais une autre pareille pour moins cher que l'annonce me coûtera.

LE MALHEUR D'AVOIR LA VUE BASSE



I — *Bourgeois retiré.* — Dites donc, vous, parceque vous êtes chef de musique, ce n'est pas une raison pour ne pas ôter votre casque !

II — *Le monsieur interpellé.* — Ah ! mon vieux cantique ! Si tu ne te tais pas !

LE ROMAN D'UN SCIEUR DE BOIS



I
Le père José. — Je donnerais bien deux sous pour voir ce tas de bois s'en...



II
Jack et Bob Standish. — Cousins naturellement arrivés). La Providence nous envoie justement ce qui nous manquait. Servons nous.



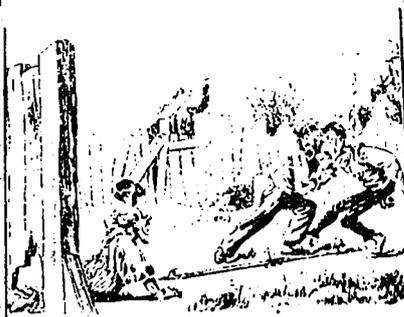
III
Le père José. — Après tout, quand on a le cœur à l'ouvrage, ça se fait sans qu'on s'en aperçoive. J'ai un coup de hache mortel. Voyez donc !



IV
Oh ! ou ! Ce ne sont pas les anges qui l'ont scié, mon bois ?



V
Attendez un peu, mon bonhomme ?



VI
Jack et Bob Standish. — Sauvons nous... *Le père José.* — Ce qui est scié est scié. Ce si nous ne voulons pas recommencer à scier, sont de braves gens, ces particuliers. L'Hotel Payette.



VII

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

—
À travers les journaux Parisiens.

Un peu d'histoire rétrospective.
Nouveaux détails.

Il est à croire que Catilina et ses *co-conjurés* avaient un faible pour la lettre M et l'assaisonnaient de toutes façons... Mystère ! dira-t-on. Et, que non !... pas mystère... ou, du moins, si mystère il y a, pourquoi donc, S. V. P., Cicéron... qui... en prévision de la fusion des races sans doute, parlait déjà moitié latin moitié français ? — pourquoi donc Cicéron commença-t-il ainsi son discours contre Catilina ?

— Quo usque... *tant il M...* ?
Sous toutes réserves...

— L'orateur prolixo ressemble à la mèche d'une chandelle : il perd sa clarté en s'allongeant.

— Quand il y avait une épidémie au moyen âge, les seigneurs avaient beaucoup plus de *faulx faulx* !

— C'est un bien brave homme, mais il tousse toujours et il chique...

— ... Il paraît que pour se soigner, le tabac lui est utile pour sa maladie *à chique* !

— Une autruche du Jardin des Plantes avait avalé un sachet parfumé : on lui pressa le jabot et le *jabot rendit*... le sachet d'ideu.

— Ce que c'est que l'actualité : un marchand de faïence vient de mettre en vente le *bal Egeant* ! Mince de danse !

— *Le professeur.* — Rappelez-vous que l'adjectif et le verbe ne s'accordent jamais ensemble.

— *L'élève.* — Tiens !... c'est comme papa et ma man !...

— Tata et Toto font des rêves d'avenir : — Tu te marieras avec moi, dit Toto. — Ah non ! ça, ja mais, riposte Tata avec indignation. — tu me bats déjà bien assez maintenant.

— Polyte au cimetière, il lit :
— "C'est X..., banquier, il emporte les regrets de tous."

— Canaille, va ! même en mourant fallait qu'il emporte quelque chose.

— Un natif qui arrive de Normandie, par l'express de Rouen.

— *M. le président, (police correctionnelle) à un témoin.* — Voyons, lève la main.

— *Le témoin.* — Pourquoi faire, s'il vous plaît, monsieur le président ?

— *M. le président.* — Pour jurer de dire toute la vérité : c'est l'usage.

— *Le témoin.* — Lever la main ! Ça ne vaudrait-il pas autant si je donnais *seulement* ma parole d'honneur.

— Eh ! dis donc, marauton ! Pourrais-tu me dire comment on prépare les poules en Judée ?

— Sais pas, chef ! Sais pas !

— Sais pas ! *M'sapote à moi.*

— Les médecins ont de singulières distractions. Le docteur S... allait avoir un enfant malade pour lequel il avait ordonné une potion dont il espérait les meilleurs effets.

— En montant l'escalier, il rencontre la bonne : — Eh bien ! lui dit-il, comment va notre malade, ce matin ?

— Monsieur, lui répond cette fille en pleurant, il est mort dans la nuit.

— Ah ! s'écrie le docteur, voilà tout ce que je craignais...

— A la théorie historique.

— Pourriez-vous me dire, caporal Lachaleur, comment un simple soldat peut mourir en grand général ?

— Sais pas, sergent Lafroidure ! suis pas encore arrivé à cette partie de ma théorie.

— Eh bien ! voici, caporal : Pour mourir en grand général, il n'y a qu'à monter au sommet de la tour Eiffel et à se tirer un coup de revolver dans le citron et tout de suite l'on est *Morcan*.

— Dans un bal du monde.

— Un jeune danseur reconduit sa danseuse à sa place, après une polka. Mais au lieu de se retirer en saluant, il reste planté devant elle d'un air timide.

— Vous désirez quelque chose, monsieur ? se décide-t-elle à lui demander.

— Le jeune homme, très respectueusement : — Mon claque, mademoiselle, qui a l'honneur de se trouver actuellement sur la même chaise que vous.

— Toujours les enfants terribles. Une petite fille de dix ans.

— Une tribune, petit père, est ce que c'est la femme d'un tribun ?

— Non, ma fillette, puisqu'elle le laisse parler.

— Rue Laflite, dix heures du soir. Un petit déguenillé à un passant :

— Monsieur, un petit sou pour maman, qui est malade.

— Mais je t'ai déjà donné bien souvent pour ta mère malade. Est-ce que c'est toujours la même maladie ?

— Non, monsieur, cette fois-ci c'est un garçon.

— Durapiat trouve devant sa porte un pauvre diable qui lui demande l'aumône.

— Je voudrais vous donner vingt-cinq centimes, dit Durapiat, mais je n'ai que des pièces blanches. Avez-vous cinq sous à me rendre ?

— Oui, monsieur, fait le mendiant en mettant la main à sa poche.

— Durapiat rengaine sa pièce.

— Si vous avez cinq sous, dit-il, vous avez assez pour aller jusqu'à demain.

— Et il referme sa porte.

— Un cocher, qui se voyant grossir tous les jours, se décide à consulter un médecin.

— Pouvez-vous me dire ce que j'ai ?

— Ma foi ! dit le docteur, après avoir regardé et ausculté le bonhomme, c'est un peu d'hydropisie.

— Qu'est-ce que c'est ça ?

— Cela veut dire que vous avez de l'eau là-dedans.

— Impossible ! s'écrie le cocher.

— Puis, après avoir réfléchi un instant : — Je n'en ai jamais bu ! C'est ce gredin de marchand de vin qui m'a trompé !

— En police correctionnelle. — Vos nom et prénoms ?

— Hippolyte Longlué.

— Où êtes-vous né ?

— A Paris.

— Avez-vous été déjà condamné ?

— Le prévenu, souriant avec politesse : — Alors, c'est une interview !

DEMANDE IRREFLECTIE

— *Recorder.* — Étiez-vous ivre hier ?

— *Prévenu.* — Comment puis-je le dire, quand j'étais dans une position à ne pas le savoir,

Comment les grandes inventions sont méconnues



M. François. — Marche en avant, Clara. Je veux être pendu si l'on me voit escorter un tel chapeau dans la rue.



Madame François, au moment où comment l'averse. — Albert, est-ce que tu ne reviens pas sur ta décision?

TROTTE-MENU



Je l'avais surnommée Trotte-Menu, ma voisine, tant elle marchait gentiment, d'un petit pas cadencé : charmante, du reste, avec sa chevelure de brunette piquante, son nez retroussé, et ses yeux agaçants. Nous demeurions depuis un an sur le même palier, à un cinquième, dans une vieille maison de la rue Lepic, tout en haut de la Montmartre. Sa chambre n'était séparée de la mienne que par une mince cloison, et pas un de ses mouvements ne m'échappait. Tout d'abord je n'y fis guère attention, puis peu à peu je m'intéressai à elle, à telle heure, elle rentrait ; à telle autre, je l'entendais préparer son dîner, mettre son couvert, balayer, se coucher. Oh ! elle se couchait fort tard, travaillant une partie de la nuit. Elle était pour moi une horloge vivante, sa vie était réglée comme un papier de musique.

— Allons, voilà six heures, me disais-je le matin en l'entendant sauter lestement de sa couchette, et je suivais son exemple. En vivant ainsi sa vie, ma petite voisine me devint bientôt indispensable ; je tenais de longs moments l'oreille collée contre la cloison, écoutant le moindre bruit ; j'épiais sa rentrée, et lorsque je l'avais entendue refermer sa porte, je me mettais au travail, tout content, heureux de n'être plus seul. Je laissais courir ma plume, tout en me livrant à des rêves dorés de vie calme et tranquille ; je me voyais établi dans un joli appartement confortable, car, étant orphelin, je possédais quelque fortune ; je devenais, pot-au-feu casanier, me laissant dorloter par une femme qui ressemblait prodigieusement à ma petite voisine. Elle était brunisseuse, ma jolie Trotte-Menu, et gagnait, eu fatiguant beaucoup, d'assez bonnes journées.

Il y avait bien des mois que nous vivions ainsi côte à côte sans que rien ne vint interrompre la monotonie de nos existences ; nous nous saluions en nous rencontrant, et voilà tout ; comment, en effet, engager la conversation avec cette petite personne toujours pressée et marchant vite ?

Un beau matin, je fus tout étonné de me réveiller au bruit d'une chanson ; eh quoi ! la chambre avait-elle changé de locataire ? car la voix s'accompagnait de ce mouvement lent et cadencé du pied dont les jeunes mères se servent pour endormir leur poupon.

Mais non, c'était bien le timbre joyeux de ma voisine :

Fais dodo, tra la, la la.
Fais dodo, tra déridéra.

chantait-elle d'un accent doux et trainard.

Quest-ce à dire ? m'écriai-je ; les enfants poussent-ils comme des champignons maintenant ? Et, sans trop me rendre compte de mes sentiments, je me levai de fort mauvaise humeur. Toute la journée, je fus agité et mécontent, ce marmot me gênait et je l'envoyais à tous les diables ! Croyez donc à la vertu des filles ! murmurai-je tout seul.

Une sainte Nitouche à qui je n'aurais pas refusé la canonisation. Ah ! les femmes ! les femmes, et moi qui pensais à me marier ! Tonnerre ! jamais de la vie ; et je pestais, tournant et retournant dans ma petite chambre. D'abord, je vais changer de logement, car voilà un mioche qui m'empêchera de dormir avec ses miaulements de chat. Le soir, en rentrant, je m'installai pour travailler, mais, tout aussitôt, j'entendis le monotone :

Fais dodo, tra la, la la.
Fais dodo, tra déridéra.

Bon ! il ne manquait plus que cela, décidément, c'est agaçant ; je ne puis écrire. Si, encore, je pouvais faire un tour de boulevard, mais, un temps de chien, une pluie battante ; je n'ai qu'un parti à prendre, me coucher. Et je m'enfonçai dans mon lit froid, tout en maugréant contre mon importune Trotte-Menu. Je ne pus dormir, non que le poupon criât, mais mes idées couraient, allant toujours vers cette petite chambre, dont une mince cloison me séparait, où je voyais ma jolie voisine étendue dans sa couchette, dormant d'un sommeil calme à côté d'un berceau à rideaux bleus et tenant dans sa main la menotte d'un baby nouveau-né.

Quinze jours se passèrent ainsi. Trotte-Menu trottait comme à l'ordinaire, et n'eût été le tra, la, la, qui revenait deux fois par jour, rien ne me semblait changé dans sa vie. J'étais toujours intrigué, je cherchais un prétexte pour m'introduire chez ma voisine ; le hasard me servit bien. Une après-midi, comme je rentrais, mettant le pied sur le trottoir, en face sa fenêtre, je sentis quelque chose d'humide me tomber sur la tête, je regardai : c'était un mignon bonnet de dentelle, qui, probablement, devait sécher sur la croisée. Je le ramassai, tout joyeux, et prenant mes jambes à mon cou, je montai mes cinq étages.

Pan, pan, je frappe à la porte. Entrez, crie ma voisine. J'ouvre et reste stupéfait ; au lieu du bébé nouveau-né que je m'attendais à voir enveloppé dans son maillot, j'aperçois, jouant au milieu de la chambre, avec un vieux dada boiteux, un superbe petit garçon pouvant avoir deux ans. Je présente le bonnet, expliquant le but de ma visite, puis, pour entrer en conversation, je caresse l'enfant, passe mes doigts dans ses longues boucles blondes.

— Voilà un petit bonhomme qui va vous tenir compagnie, dis-je pour parler.

— Il est bien gentil, le pauvre mignon, reprit-elle avec une larme, et sa mère a dû avoir le cœur bien serré en le quittant.

— On vous l'a confié ?

— Oh ! non, sa pauvre mère est morte, c'était ma sœur.

— Et son père ?

— Hélas !

— Pauvre enfant, murmurai-je ému en déposant un baiser sur son front de chérubin.

Je revins souvent chez mon amie Trotte-Menu ; j'apportais des pralines et des jouets à Porphelin ;

une douce intimité s'établissait bientôt entre nous. Le soir, elle endormait l'enfant, et, avant de me retirer chez moi, nous restions de bonnes heures ensemble ; je lui faisais part de mes travaux, de mes espérances, et elle souriait doucement.

Mais le bonheur est comme les roses, un matin lui suffit pour éclore et mourir ; le nôtre ne fut pas long à s'effeuiller.

Depuis quelques mois je remarquais un changement dans ma voisine, ce n'était plus ma gâie Trotte-Menu d'autrefois, ses joues se creusaient, et ses yeux clairs avaient par moments une profondeur qui m'inquiétait.

— Vous vous fatiguez trop, lui répétais-je souvent.

— Mais non, je vous assure, je me ménage beaucoup, au contraire. Que ferait ce cher petit, si je m'en allais, moi aussi ? Alors elle devenait songeuse, et son regard fixe semblait lire dans l'avenir.

Nous arrivions à la fin de l'été ; avec les dernières chaleurs, la santé de ma chère malade devenait plus chancelante.

— Savez-vous bien que vous m'inquiétez ? lui dis-je un jour ; il faut consulter un spécialiste, vous toussiez beaucoup.

— Bah ! fit-elle insouciant, la phthisie me guette, je le sais, mais la mort ne m'effrayerait pas, si je ne laissais derrière moi ce cher ange. Je suis seule, monsieur, personne ne pleurera sur moi, allez.

— Et moi ? m'écriai-je vivement ; c'est mal, ce que vous dites là, n'avez-vous pas compris que je vous aimais ?

Un sourire triste glissa sur ses lèvres.

— Tant pis pour moi, alors, car, moi aussi, je vous aimais bien.

Un mois après, elle s'en allait doucement avec les dernières feuilles.

Et, maintenant, elle repose là-bas dans un coin du cimetière ; elle dort bien tranquille sous sa colonne de marbre blanc ; car j'ai tenu à ce qu'elle fût bien, ma chère Trotte-Menu.

J'ai recueilli le pauvre bébé ; je l'éleve, et nous allons souvent ensemble lui rendre visite et lui porter des fleurs.

— J'ai dit adieu à mes projets matrimoniaux ; je resterai vieux garçon avec mon enfant d'adoption qui m'appelle papa.

Les années ont passé, mais je garde encore au fond du cœur un doux souvenir de la tendre idylle ébauchée jadis dans la petite mansarde de ma voisine Trotte-Menu !

Telle est l'histoire d'un brave célibataire, comme je la lui entendis conter un jour de la semaine passée.

MARIE LOUISE NÉRON.

UNE AFFAIRE FAITE



Lui. — Puis-je nourrir l'espoir que vous serez ma femme un jour ?

Elle. — C'est à peu près sûr. Je suis lasse de prendre des actions en dommages pour rupture de promesses.

À MOITIÉ CHEMIN



Lui. — Eh ! bien ! Tranchez la question. Allons-nous nous marier ?
 Elle. — Moi, non, absolument non. Quant à vous, mariez-vous, si vous voulez.

GUÉRI !

UN SALON

SCÈNE I

Pierre Ringay, Joseph

Pierre (entrant). — Merci. Veuillez donner cette lettre à votre maître, et surtout, faites diligence, ô Mercure en livrée ! Tenez ! voici pour vous donner des ailes ! Un louis ! de quoi voler... comme on voudra l'entendre ! Ah ! Dieux ! (Mettant la main à la hauteur de sa bouche). C'est pour elle que je viens !

Joseph. — Merci, monsieur. Je vais remettre illico la lettre de monsieur à monsieur. Monsieur n'attendra pas longtemps. Monsieur vient, sans doute, de la part du docteur ? Alors, monsieur peut être sûr qu'il sera bien traité par monsieur. (A part) C'est toujours plus cher quand on vient de la part d'un docteur.

Pierre. — Allez, allez ! C'est pour elle que je viens et... (Même geste).

Joseph (répétant le geste). — Mais c'est toujours pour elle qu'on vient ici. (Il sort).

SCÈNE II

Pierre (seul). — Qu'a-t-il voulu dire ? C'est toujours pour elle qu'on vient ici ? Au fait, cela n'est pas étonnant ! elle est si jolie ! Ah ! il est grand temps que je me marie, car je suis bien... essoufflé, bien sur les boulets ! Il faut vous avouer que j'ai une maladie bizarre... l'agoraphobie, ou, pour le vulgaire, la peur des espaces. Mais je me fais traiter par le fameux docteur Petit, et je vais mieux, oh ! beaucoup mieux ! Il me conseille de suivre ses cours, de suivre tous ses névropathes, de lire tous ses articles relatifs à la névrose, et je m'en trouve bien, très bien ! Ainsi, il y a un an, je n'étais sujet à mes crises que devant un grand espace vide, par exemple le Champ de Mars... et maintenant, devant une marche d'escalier, un vide large comme un mouchoir de poche, je suis sujet à... caution. Oh ! là ! en ce moment, il me semble que ça me prend, ma crise ! Aie ! aie ! (Étendant les bras). En voilà une qui me recherche ! Hélas ! que va penser mon futur beau-père — que je ne connais pas — en me voyant en cet état ? Allons, raidissons-nous ! Du nerf, Ringay ! Et non pas des nerfs ! Au contraire ! Je veux penser à elle que j'aime... à distance : c'est en l'entrevoiant par la fenêtre que j'ai fait sa connaissance. Oh ! c'est tout un roman. J'en ai beaucoup parlé à mon vieil ami le docteur ; non, le notaire. Et il s'est trouvé que le dit notaire connaissait le père. Il m'a donné une lettre pour lui et me voilà, palpitant d'espoir ! Ah ! j'entends des pas... à notre poste !

SCÈNE III

Pierre, Lacarry

Lacarry. — Mille pardons, monsieur, de vous avoir fait attendre ; je suis au courant de l'affaire qui vous amène et que m'explique notre ami commun. Croyez moi tout à votre disposition.

Pierre (ravi). — Ah ! alors, enchanté ! Vous êtes au courant ? Tant mieux ! car je suis timide, très timide... Et, comme ça, vous pensez que cela pourra réussir ?

Lacarry. — Certes. En général, ces opérations réussissent à merveille.

Pierre. — Opération ? Le mot est bizarre, mais spirituel.

Lacarry. — Et en situation. C'est d'ailleurs le seul qui convienne vraiment.

Pierre. — Vous devinez combien j'y tiens !

Lacarry. — Oui, mais je ne pense pas qu'il me soit possible de vous la conserver.

Pierre (à part). — Ciel ! elle est promise ? (Haut). Je dois la perdre ?

Lacarry. — Comme toutes ses sœurs.

Pierre (à part). — Elle a des sœurs ?

Lacarry. — Ne vous tourmentez pas. On la remplacera par une autre.

Pierre (à part). — Par une autre : c'est cela, il a des filles de rechange. (Haut). Celle-là seule me tient au cœur !

Lacarry. — Au cœur ? Je pense que ce n'est pas à cette place qu'elle vous tient le plus. Enfin, bref, je crois qu'il faudra songer à l'enlever !

Pierre. — L'enlever ! Genre espagnol, alors ?

Elle ! Quelle singulière idée !

Lacarry. — Dame ! en l'état où elle est...

Pierre. — L'état ?...

Lacarry. — Eh oui ! elle est affreusement gâtée.

Pierre. — Oh ! tant pis ! Fiez-vous à moi : j'aurai pour elle toutes les précautions, toutes les délicatesses

Lacarry. — Et puis, vous devrez renoncer à fumer.

Pierre. — Ce sera dur.

Lacarry. — A propos, pas de noix, pas de sucre !

Pierre. — Pourquoi ?

Lacarry. — Pour ne pas l'agacer, parbleu !

Pierre (à part). — Ah ! elle est si susceptible : cela commence à me faire réfléchir. (Haut). Vous imaginez qu'elle ne fera pas de concessions ?

Lacarry. — Pas une. Elle attaquera l'os.

Pierre. — Aie ! aie ! Enfin, tâchez qu'elle ait des ménagements pour moi.

Lacarry. — Vous avez tort de vous obstiner ainsi : un beau matin, au moment où vous y penserez le moins, prout ! elle filera, vous laissant carrément en plan !

Pierre. — A ce point ? Fichtre ! ce n'est pas rassurant ! Mais je suis jeune encore, j'ai quelque fortune.

Lacarry. — Ce n'est pas cela qui l'empêchera de tomber.

Pierre. — Vous n'êtes guère engageant.

Lacarry. — Pardon, pardon (Lui exhibant un râtelier). Voyez quel bijou !

Pierre. — Qu'est-ce que cela ? Une relique de famille ?

Lacarry. — C'est comme cela que je vous en poserai un.

Pierre. — Ah ça ! je vous parle mariage, vous me répondez dentier ! Vous voulez rire, monsieur Philibert ?

Lacarry. — Philibert ! Qui ça Philibert ? Le banquier d'au-dessus ? Vous n'êtes donc pas le boyard russe annoncé dans cette lettre, Ivan Blagoff ?

Pierre. — Pas plus boyard que Blagoff. Je suis Pierre Ringay. Vous n'essayez pas de me donner le change ? Euphémie est promise ?

Lacarry. — Ah ça ! vous commencez à m'échauffer les oreilles, pitoyable fumiste !

Pierre. — Fumiste vous-même ! Vous étiez au courant. Voici la lettre. (Lisant). " Mon cher collègue, je vous adresse Ivan Blagoff, très riche, salez-le. Il a la mâchoire en piteux état. Une molaire, entre autres, le menace d'une périostite. Arrachez le tout, et tâchez de lui fournir trois râteliers, un pour tous les jours, un pour les cérémonies et un de nuit : il va se marier. Bien à vous, Lacarry."

Mais ce n'est pas là la lettre que j'ai apportée

et que je vous ai fait passer par votre domestique. (Se baissant et ramassant un papier qu'il tend à Lacarry). Ma lettre de créance, la voilà !

Lacarry. — C'est cet idiot de Joseph qui l'aura laissée glisser à terre. Voyons un peu. (Lisant). " Mon cher Philibert... (à Pierre) c'est au-dessus... (reprenant) je t'envoie un brave garçon, mais un toqué... (à Pierre) c'est bien pour vous.

Pierre. — Comment cela ?

Lacarry. — " Il s'est imaginé que ta fille le regardait, et il vient te la demander en mariage. Annonce-lui la prochaine union d'Euphémie avec avec Georges Blair, mais avec précaution ; car ce pauvre Ringay, que je connais depuis l'enfance, a une fichue infirmité. Affligé d'une toute petite névrose, il s'est jeté dans les griffes d'un grand médecin ; tu jugeras de l'état auquel il est réduit. Actuellement, il est atteint de l'agoraphobie, de la peur des espaces, et pourtant, il ne reculerait pas devant le grand saut périlleux... matrimonial. A toi, *Beauparaphe*, notaire."

Lacarry (très sec). — En résumé, monsieur, si ramolli qu'on puisse être, on ne prolonge pas ainsi l'erreur d'un honorable praticien, on ne confond pas jeune fille avec dent gâtée. Et maintenant, poussez-vous de l'air ! Mes clients s'impatientent. (Sonnant). Joseph, reconduisez monsieur.

Pierre (criant). — Aie ! aie ! aie ! Voilà que ça me prend ! Quel abîme effrayant sous mes pas ! Je vais tomber ! (Il se précipite dans un fauteuil et s'y cramponne). Oh ! j'en ai pour deux heures, au moins !

Lacarry. — Mais filez, filez donc, monsieur ! Mon russe m'attend !

SCÈNE IV

Les mêmes, Joseph

Joseph. — Votre russe, monsieur ? Ah bien ! il est loin, s'il court encore ! Il a entendu glapir monsieur et... il s'est sauvé.

Lacarry (à Pierre). — Ah ! gredin ! scélérat ! Je vois clair maintenant dans ton jeu. Tu es envoyé par mon infâme concurrent pour me souiller tous mes clients ! Hors d'ici ! Houp ! là ! houp ! Suppôt de vétérinaire !

Pierre. — Tout à l'heure. Maintenant, impossible ! Ah ! cet abîme qui s'est creusé... le vertige !...

Lacarry (tomant dessus à coups de clé de Garangeot). — Tiens, tiens ! voilà pour tes vertiges !

Pierre (ripostant). — Ah ! si tu crois que je vais me laisser assommer ! Tiens ! boucher ! Tiens ! écorcheur ! étrangleur ! Canaque ! Thug ! Kroumir !

(Joseph les sépare à grand-peine).

Pierre. — Ah ! mais, ça va mieux ; me voilà guéri de la peur des espaces et de ma rage de mariage. Ce qui s'applique à une dent s'applique encore mieux à une femme. Allons, brave homme, ne me gardez pas la moindre dent rancunière : je vous enverrai des clients, beaucoup de clients. J'ai acquis, grâce à vous, la certitude que les coups de clé de Garangeot agissent plus efficacement que les douches et le bromure sur l'équilibre moral.

(Il embrasse Lacarry ébahi et sort après avoir mis un louis dans la main de Joseph).

ILLOGIQUE

Elle. — Je vous ai bien admiré autrefois.
 Lui. — Quand était-ce ?
 Elle. — Alors que je ne vous connaissais pas encore.

LES EXPRESSIONS FAMILIÈRES



LA MESURE DES HOMMES

(UN MONSIEUR EN VISITE.)



I

Dlle. Collettaudi. — Enchantée de faire votre connaissance, M. Petitgilet. Vous connaissez les de Grassios, je suppose.

M. Petitgilet. — Je n'ai pas cet honneur.



II

Dlle. Collettaudi. — Vous connaissez leurs cousins les Van Dude?

M. Petitgilet. — Non; je ne les ai jamais rencontrés.



III

Dlle. Collettaudi. — Mon Dieu, oui, vous savez les amis de Madame Vapartout.

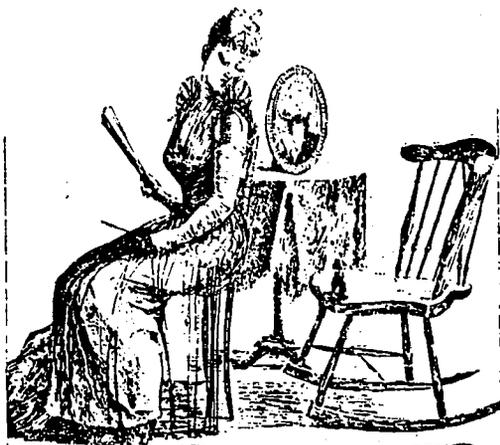
M. Petitgilet. — Mais je ne la connais pas, cette madame Vapartout.



IV

Dlle. Collettaudi. — Madame Vapartout était une Smith.

M. Petitgilet. — Smith?... Attendez donc, oui, Smith, le forgeron, n'est-ce pas?



V

Dlle. Collettaudi. — Ah! mais pas du tout! Les Smith, cousins des Brown.

M. Petitgilet. — Je ne connais aucun Brown.



VI

FEUILLETON DU SAMEDI

LES NOCES D'ARGENT

I

Un brillant soleil de printemps éclairait la façade de l'habitation moitié seigneuriale, moitié bourgeoise de Valrémy, qui s'élevait sur un versant des coteaux au bas desquels coule la Seine entre Paris et Corbeil.

Une jeune fille de dix-huit ans environ se tenait sur le perron dans l'attitude de l'attente. Blonde, les yeux bleus, le teint frais comme une rose nouvellement déclose, elle appelait les gracieuses gravures des Keapsakes anglais, avec une vivacité dans la physionomie qui manque habituellement aux filles d'Albion. Avec sa toilette d'étoffe légère qui excluait toute prétention de coquetterie, son large chapeau de paille qui la protégeait contre les rayons du soleil, elle était charmante; elle ajoutait encore à la séduction de sa beauté, par l'expression de douceur empreinte sur son visage.

De temps en temps elle consultait sa montre et, d'un regard impatient, interrogeait la longue avenue des marronniers qui précédait la maison. Enfin, au bruit du roulement d'une voiture, ses yeux s'éclairèrent d'un rayon de joie: lorsque le cheval s'arrêtait, elle était à la portière, présentant la main à une dame de quarante et quelques années qui portait allègrement sa verte maturité. Son front n'avait pas de rides, ses

joues avaient conservé la coloration de la jeunesse, sa bouche était souriante, sa figure franche et sympathique traduisait un contentement de l'âme dont aucun chagrin sérieux ne semble avoir troublé la sérénité.

—Je vous trouvais bien lente à venir, marraine, lui dit la jeune fille, après l'avoir embrassée avec effusion, je savais bien cependant, que vous ne manqueriez pas de vous rendre à mon appel.

—Est-ce que j'ai quelque chose à te refuser, mignonne! Ta prière était si pressante que, toute affaire cessante, je suis accourue. Mais quelle est cette grave affaire qui réclame ma présence ici?

—Je vous le dirai, marraine; mais, auparavant, laissez-moi vous conduire dans votre chambre; car vous nous resterez plusieurs jours, c'est entendu.

—Depuis quand les jeunes filles disposent-elles ainsi des vieilles gens?

—Depuis qu'elles sont assurées de trouver dans leur affection une indulgence qui les rend très exigeantes.

Madame Boissière se laissa conduire par sa filleule jusqu'à la pièce coquette que celle-ci lui avait destinée. Elle y trouva étendu sur le lit un costume complet approprié au séjour de la campagne. Tout en la débarrassant de son chapeau et de son mantelet, la jeune fille reprit:

—Il est convenu que vous ne soufflerez mot à personne de mon message.

—Pas même à ta mère, que je suis étonnée de n'avoir pas encore vue?

—Pas même à elle, jusqu'à ce que le mo-

ment soit venu. J'ai justement choisi, pour vous adresser mon invitation, le jour où elle se trouve au bourg occupée de la crèche qu'elle y a fondée.

—Il s'agit donc d'une conspiration?

—Oui, marraine, et vous serez ma complice.

—Sans même avoir été consultée. Mais tu oublies donc que je suis en puissance de mari, c'est déjà bien grave de m'avoir fait désertir le toit conjugal.

—Ah! M. Boissière sera aussi du complot, quand nous en aurons arrêté les bases. Vous lui écrirez et il s'empressera de venir vous rejoindre.

—Tu es bien affirmative, Jeanne.

—C'est que je sais de quelle affectueuse sollicitude vous entoure M. Boissière. Il est vrai que vous le payez de retour. Il suffit que l'un de vous désire une chose, pour que l'autre la désire aussi.

—Tu as raison, mon mari est le meilleur des hommes; quelques éloges que l'on fasse de lui, ils seront toujours au-dessous de la vérité. Mais, ajouta-t-elle en souriant, l'invitation doit-elle s'adresser à lui seul?

—Vous savez bien que M. Albert se fait toujours un plaisir d'accompagner son père.

—Crois-tu que ce soit le seul motif qui le décide à venir ici?

—S'il en a un autre, répondit en rougissant Jeanne, oh! serait le mal, marraine?

—Je n'en vois aucun, puisque son père et moi avons encouragé votre amour. Tu es digne de lui comme il est digne de toi.

—Oh! marraine, si vous saviez comme je

suis heureuse de vous entendre parler ainsi ! Ma mère aussi désire notre mariage. Pourquoi mon père s'obstine-t-il à le retarder ?

— C'est sans doute parce qu'il l'aime qu'il ne peut se résigner à te voir le quitter.

— Mais de Corbeil ici la distance est si courte, nous pourrions nous voir souvent.

— Oui, mais quand il rentrera, il ne retrouvera plus sa fille chérie, il ne pourra plus avant de se coucher te donner le baiser du soir.

Elles s'étaient assises près de la fenêtre, elles avaient sous les yeux les grands arbres du parc que la brise agitait doucement, le jardin dont les fleurs ouvraient leurs corolles multicolores aux rayons d'un soleil éblouissant : les orangers en caisse faisaient monter vers elles leurs senteurs enbaumées. Le nom d'Albert avait été prononcé, Jeanne s'oublia à parler de lui : sa charmante figure s'anima, ses yeux reflétaient la franchise candide d'un cœur qui, n'ayant rien à cacher, s'épanche librement. Mme Boissière se rappela la première qu'elle avait une révélation à entendre.

— Eh bien ! dit-elle, et cette conspiration dans laquelle je dois tremper ?

— Vous avez raison, marraine, avez-vous réfléchi que nous sommes au mois de juin ?

— Je m'en doutais bien un peu.

— Et que le quinze approche ?

— Je vois que tu es en règle avec le calendrier, mais la conclusion ?

— C'est à pareille date qu'il y a vingt-cinq ans mon père et ma mère se sont mariés. Vous devez vous en souvenir, puisque alors comme aujourd'hui, vous étiez la meilleure amie de ma mère.

— Oui, je me rappelle encore que nous avons fait sensation, quand nous avons gravi, au son des orgues qui exécutaient un air de fête, les marches de l'église de la Madeleine. On répétait autour de moi, en montrant les deux époux : quel couple charmant ! ils semblent faits l'un pour l'autre. Chacun a un genre de beauté appropriée à son sexe. Leurs yeux avaient le rayonnement du bonheur. Un soleil radieux, comme aujourd'hui répandait sa lumière sur le cortège, la nature encourageait les plus riantes espérances.

Et mentalement elle ajouta :

Pourquoi l'avenir n'a-t-il pas réalisé ces heureux présages ? Pourquoi la froideur a-t-elle suivi de si près ces promesses d'éternel amour ?

Je n'ai pas voulu, reprit la jeune fille, laisser passer ce vingt-cinquième anniversaire sans le célébrer par une fête de famille : il faut qu'en attendant les noces d'or, les noces d'argent soient entourées d'un éclat qui ne laisse rien à désirer. J'ai compté sur vous pour m'aider de votre expérience. Nous ne regarderons pas à la dépense, j'ai des économies, au besoin nous ferons des dettes. C'est convenu, n'est-ce pas, marraine ?

— Puisque tu as engagé ma signature j'aurais mauvaise grâce à la laisser protester.

Son adhésion manquait d'enthousiasme, mais elle se serait reproché de décourager la confiance de sa filleule.

— Après tout, se dit-elle, qui sait si je ne m'effraye pas à tort, si ce ne sera pas une occasion de rapprocher deux cœurs qui semblent ne plus se comprendre ?

— Je ne vous ai pas tout dit, ajouta joyeusement Jeanne, mon frère Marcel sera des nôtres.

— Tu lui as fait part de ton projet ?

— Non, c'est une surprise que je lui ménage. Mais je lui ai écrit une lettre si pressante qu'il s'est décidé à demander un congé : son navire... etc. aujourd'hui, il le laissera

repartir sans lui. Quelle joie de pouvoir l'embrasser ! Il est si digne d'être aimé ! Et je le vois si rarement ! Lorsqu'il a quitté la marine de l'État pour prendre un commandement dans une compagnie transatlantique, j'espérais que ses apparitions seraient moins rares, c'est tout le contraire : s'il revient, c'est pour repartir presque aussitôt. Et par une étrange fatalité, mon père a toujours à cette époque des affaires qui le forcent à s'absenter. Vous vous rappelez que pendant la dernière guerre à laquelle il prit une part glorieuse qui lui valut la décoration, il revint blessé. Mon père combattait sur un autre théâtre, je lui adressai lettres sur lettres pour le presser de revenir serrer son fils dans ses bras : il fut retenu loin de nous, et Marcel dut repartir sans l'avoir vu.

La solennité des noces d'argent les réunira : je me fais une fête de les voir se promener ensemble sous les arbres du parc. Ils sont si bien faits pour se comprendre. Tous les deux ont au même degré le sentiment du devoir, ils ont le droit d'être fiers l'un de l'autre.

J'ai aussi un aveu humiliant à vous faire : à ces raisons se mêle pour moi un calcul égoïste. Mon père, sans être opposé à mon mariage, hésite et fait ses réserves. Quand tous les cours seront à la joie, ses hésitations cesseront et il ne voudra pas troubler l'allégresse générale par une note discordante : quand il le verra bien disposé, M. Albert, en profond diplomate, saisira le moment propice et lui dira solennellement :

— J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Et tu prévois la réponse.

— Elle sera inévitablement celle-ci : Je le veux bien, si Jeanne y consent. Et moi je dirai à mon tour en baissant les yeux : le devoir d'une jeune fille c'est de se soumettre à la volonté de ses parents.

— Petite hypocrite !

— Oh ! je ne tromperai personne : je n'ai jamais dissimulé mes sentiments pas plus que M. Albert n'a dissimulé les siens.

— Puissent les événements suivre la marche que tu leur assignes d'avance !

En doutez-vous, marraine ?

A mon âge, Jeanne, on n'a pas la naïve confiance du tien. Mais je ne veux pas troubler tes espérances, compte sur moi pour t'aider à les faire passer dans la réalité.

— A nous deux nous réussirons, marraine, mais n'oubliez pas d'écrire à M. Boissière.

En ce moment, la servante vint demander à Jeanne ses instructions pour le dîner.

— Oh ! mon Dieu ! dit celle-ci, j'oubliais que la grave responsabilité de maîtresse de maison pèse sur moi !

— Va, mon enfant, laisse-moi seule, je suis un peu fatiguée du voyage et ne serai pas fâchée de me reposer.

II

Pendant que Jeanne descendait l'escalier en fredonnant un joyeux refrain, Mme Boissière se mit à réfléchir, sa figure prit une expression soucieuse.

— Noces d'or, noces d'argent ! murmurait-elle, c'est aux ménages heureux que ces solennités conviennent. Ne ressemblent-elles pas à une amère raillerie, quand chacun des deux époux est peut-être tenté de considérer comme un jour néfaste celui dont on veut fêter l'anniversaire ? Dans la candeur de son âme, Jeanne espère voir toutes les bouches sourire, n'est-il pas à craindre qu'elle se prépare un cruel mécompte ?

Mme Boissière connaissait les époux Vandœuvre bien, avant leur mariage : elle avait été leur confidente et, depuis, l'intimité de

leurs relations n'avait pas cessé. Valremy était peu éloigné de Corbeil où son mari était à la tête d'une usine importante : les deux ménages se voyaient fréquemment, aussi était-elle initiée aux détails de la vie qu'on menait chez M. Vandœuvre. Malgré la réserve discrète que son amie apportait dans leurs entretiens, toutes les fois qu'il était question de ce sujet délicat, elle avait constaté que l'amour n'avait pas longtemps survécu à la cérémonie nuptiale.

Les rapports des deux époux étaient empreints d'une contrainte qu'ils cherchaient vainement à dissimuler. Quand quelque visite survenait à l'improviste, on ne les rencontrait presque jamais ensemble : M. Vandœuvre trouvait dans la chasse un prétexte pour fuir la maison, il en trouvait un autre dans les affaires pour accomplir de lointains voyages. S'il était retenu à Valremy, il recherchait que la société de sa fille Jeanne qu'il aimait jusqu'à l'adoration. De son côté, Mme Vandœuvre, autrefois d'une gaieté communicative, avait contracté une gravité précocée, elle cherchait un aliment à son activité dans les bonnes œuvres qui lui avaient fait dans le pays une réputation méritée de bienfaisance, et consacrait une partie de son temps aux pratiques d'une dévotion sévère. Quelle était la cause de ce dissentiment qui avait si brusquement dissipé les illusions de la lune de miel et jetait sur la maison une voile de tristesse ? Mme Boissière se l'était souvent demandé sans trouver la réponse à cette question.

Ce qui l'avait surtout frappée, c'était la froideur, pour ne pas dire l'antipathie, que M. Vandœuvre manifestait à l'égard de son fils, tandis qu'il entourait sa fille d'une affection idolâtrique. La naissance de Marcel qui suivit d'un an le mariage de ses parents, fut accueillie par lui sans joie. Jamais il ne s'pencha sur le berceau de l'enfant pour épier son sourire, jamais il n'eut pour lui de ces caresses qu'un père se plaît à prodiguer à l'héritier de son nom, jamais il n'encouragea ses jeux ni ne mêla sa voix aux éloges qu'on faisait de ces réparties naïves, de son intelligence précocée. A l'âge où les soins d'une mère lui aurait encore été nécessaires, il fut mit en pension, sous prétexte qu'il est bon de faire de bonne heure l'apprentissage de la vie commune.

Vinrent ensuite les années de collège, Marcel ne revint à la maison paternelle qu'à l'époque des vacances : il se trouvait alors que presque toujours les affaires de M. Vandœuvre l'appelaient au loin. S'ils se recontraient ensemble le visage glacial du père, la sécheresse et le laconisme de son langage, arrêtaient tout épanchement sur les lèvres du fils : et Mme Vandœuvre, pour ne pas irriter encore cette inexplicable aversion, se cachait pour se livrer à l'effusion de sa tendresse.

Au cours de ses études qui furent marquées par d'éclatants succès, Marcel eut à choisir une carrière : il avait entendu un de ses oncles, ancien officier de marine, raconter ses campagnes, il exprima le désir d'entrer à l'école navale. Sa mère en fut désolée, son père ne l'encouragea ni ne l'en dissuada, il semblait qu'il fût désintéressé dans la question. Marcel débuta brillamment, mais une susceptibilité inspirée par les sentiments les plus honorables, le détermina à quitter le service de l'État, pour celui d'une compagnie transatlantique. Cette fierté de caractère était faite pour plaire à M. Vandœuvre, il approuva la détermination de son fils, mais dans les mêmes termes que s'il se fût agi d'un étranger.

La mère d'un marin est condamnée à de mortelles inquiétudes : quand le vent soufflait avec violence, quand les journaux lui

apportaient le récit de quelque sinistre, elle était dans des transes, et cependant les dissimulait de peur qu'il ne raillât ses terreurs ; que l'indifférence de son mari fût réelle ou affectée, elle ne pouvait la lui pardonner. Le fossé creusé entre les deux époux s'était peu à peu élargi, l'un accentuant de jour en jour sa froideur, l'autre renonçant à ranimer une affection éteinte, et se renfermant dans l'attitude de la fierté blessée.

Avant d'en venir à accepter comme définitive cette situation, Mme Vandeuve avait cherché à se persuader que cette humeur morose était le résultat de pertes d'argent, de mécomptes dans ses affaires, ou à des souffrances physiques qu'il dissimulait : mais non, il était avec sa fille le plus affectueux des pères ; il retrouvait, auprès d'elle, sa bonne humeur d'autrefois, sa voix avait pour lui parler des inflexions caressantes, sa physiologie devenait rayonnante quand il entendait son gracieux babillage, et sollicitait d'elle l'aveu d'un désir ou d'une caprice, pour avoir le plaisir de le satisfaire ; il ne se lassait jamais de l'entendre, de faire avec elle de longues promenades dans les allées du jardin. Pour ne pas l'affliger, il évitait, en sa présence, de manifester sa froideur à Mme Vandeuve, et témoignait à celle-ci une aménité qui n'était pas dans ses habitudes, quand il n'avait aucune raison de s'imposer cette contrainte.

Mme Boissière s'était souvent demandé pourquoi le mariage auquel elle avait applaudi, avait si mal tenu les promesses des premiers jours, pourquoi avait surgi entre l'époux et l'épouse, entre le père et le fils, ce dissentiment qui menaçait de s'éterniser : elle cherchait encore la solution du problème, lorsque Mme Vandeuve entra.

Les deux amies étaient à peu près du même âge, mais si l'une avait conservé dans sa maturité la sérénité de ses jeunes années, si son visage reflétait ce contentement d'une existence qui s'écoule calme et tranquille, exempte de chagrins et d'inquiétudes, l'autre trahissait à première vue, par son attitude, par l'expression de la physiologie, le découragement d'un être qui a perdu jusqu'à l'illusion de l'espérance. Les grands yeux de Mme Vandeuve avaient perdu leur vivacité, sa bouche avait pris un pli douloureux, ses joues s'étaient creusées et sa pâleur contrastait avec les fraîches couleurs de son amie. Celle-ci l'examinait avec un affectueux intérêt ; jamais elle n'avait été plus frappée de ces symptômes inquiétants : elle remarqua aussi la simplicité exagérée de son costume, dont la couleur sombre, la coupe dépourvue d'élégance, n'étaient en harmonie ni avec son âge ni avec sa position sociale.

—Ma chère Berthe, lui dit-elle, j'ai un reproche à t'adresser : pourquoi apportes-tu si peu de soin à ta toilette, tu te vieillissais à plaisir : tu n'as pas cependant derrière toi un assez grand nombre d'années pour justifier ce complet oubli de l'élégance.

—Je t'assure que ma toilette me préoccupe peu.

—Tu as tort. Autrefois, sans être coquette, tu apportais dans ta mise un goût exquis qui relevait le charme de ton éclatante beauté, pourquoi ce changement ?

—Autrefois je cherchais à plaire, maintenant je n'ai plus aucune raison de me mettre en frais.

—Il faut toujours chercher à plaire à son mari. Un homme n'est jamais indifférent aux succès de sa femme.

Mme Vandeuve sourit tristement et secoua la tête.

—Je puis t'affirmer que mon mari ne me fait pas l'honneur de s'apercevoir si mes robes sont fraîches ou fanées, si elles sont

faites rue de la Paix ou par une ouvrière de village.

Mme Vandeuve n'avait pas encore fait aussi clairement l'aveu de son profond abattement.

—Ma pauvre amie, lui dit Mme Boissière, quelle est celle d'entre nous qui n'a pas eu ses heures de déception ? mais il ne faut jamais s'y attarder, si le cœur d'un mari nous échappe, il faut travailler à la ressaisir.

—Ne l'ai-je pas essayé ? tous mes efforts ont été impuissants, je n'ai pu vaincre son indifférence, je suis tentée de dire sa haine.

—Ne parle pas ainsi. L'affection qu'il te témoignait autrefois avec tant d'ardeur n'est pas éteinte dans son cœur. Ne proteste pas ; je sais ce que tu vas me répondre. Moi aussi j'ai remarqué sa froideur, ses absences répétées, l'affectation qu'il mettait à l'éviter, mais j'ai remarqué aussi les regards attendris qu'il jetait parfois sur toi, l'accent ému avec lequel il parlait de toi. On dirait qu'un combat se livre chez lui, entre deux sentiments contradictoires, qu'il voudrait s'interdire de t'aimer, et qu'il n'y parvient pas. Rappelle-toi cette maladie qui te conduisit aux portes du tombeau. Il affectait la froideur, il cherchait à paraître n'obéir qu'au sentiment du devoir, en te prodiguant ses soins empressés, en réclamant les lumières des princes de la science. Sous le masque d'un visage impassible, j'ai deviné son désespoir, j'ai surpris ses larmes quand il croyait pleurer sans témoin.

—Et cependant lorsque j'exprimai le désir qu'il fit venir notre fils, que je voulais embrasser avant de mourir, il accueillit ma prière avec une physiologie glaciale.

—Il te promit d'exaucer ton désir.

—Mais de quel ton ! et lorsque le jour même le médecin déclara qu'il répondait de moi, il se dispensa d'écrire ; il savait cependant que la joie de revoir mon Marcel aurait été le remède le plus efficace pour hâter ma guérison.

—Écoute-moi, Berthe, et laisse-moi te dire que peut-être t'es-tu trop vite découragée. Nous avons notre dignité comme les hommes, nous croyons que notre fierté nous oblige à opposer la froideur à la froideur, et notre susceptibilité écarte toutes les chances d'un rapprochement. La vie est une lutte : qui renonce à combattre s'interdit l'espoir de vaincre.

—Tu en parles à ton aise, toi dont les espérances n'ont jamais été trompées, qui peux regarder en arrière sans trouver dans ton passé un nuage qui ait obscurci ton bonheur.

Mme Boissière sourit mélancoliquement.

—Chacun de nous a ses jours d'épreuve : ce qui est vrai, c'est que mon mari a toujours été pour moi un modèle de bonté et d'indulgence, mais le tien est un cœur droit et loyal, incapable de calculs bas et égoïstes.

—C'est pour cela que j'ai perdu toute illusion. Le changement qui s'est opéré en lui ne peut être le résultat d'une caprice, il faut qu'il ait eu, pour me frapper de réprobation, un grave motif, un grief qui le rend inflexible.

—Un grief, lequel ?

—Je ne sais, j'ai cherché à le découvrir, j'ai perdu l'espoir d'y réussir.

—Et tu courbes la tête, sans tenter désormais d'en appeler d'un arrêt qu'une franche explication pourrait peut-être faire révoquer. Se résigner, c'est souvent manquer de courage. Tu n'en a pas le droit, puisque tu as des enfants auxquels tu dois compte du bonheur de la famille.

—Ne dis pas mes enfants, car il a donné à Jeanne toute l'affection dont il a interdit à Marcel de prendre sa part.

—C'est d'elle aussi que je parle, car le frère et la sœur s'aiment tendrement. Les souffrances de l'un sont aussi celles de l'autre. Jeanne ne saurait être heureuse, si son frère ne l'est pas.

Mme Vandeuve persistait dans son abattement.

—Berthe, reprit son amie, reprends courage et écoute-moi : il est des occasions qu'il faut savoir saisir, rappelle-toi que nous sommes à la veille du jour où, il y a vingt-cinq ans, fut célébrée votre union.

—Vingt-cinq années de mariage, combien de jours de bonheur !

Mme Boissière parut ne pas entendre cette amère exclamation.

—Nous allons fouiller tes tiroirs pour y chercher les parures qui sont plus susceptibles de relever ta beauté.

—Quelle étrange idée !

—Et tu aborderas ton mari avec l'assurance d'une personne qui a confiance dans la bonté de sa cause, tu lui diras : Mon ami, à pareille date nous sommes allés à l'autel le cœur enivré d'espérance, nous nous aimions sans restriction, sans réserve, nous avions foi l'un dans l'autre, car nos bouches ne savaient pas mentir. Pourquoi cet heureux jour a-t-il eu si peu de lendemains ? Pourquoi la froideur et la tristesse ont-elles envahi notre foyer, pour lequel j'avais rêvé les joies d'une intimité que ne troublerait aucun malentendu ? Dites-le moi, j'ai le droit de le savoir.

—Tu es dupe des illusions de ton amitié. Ce souvenir que tu invoques pour opérer un rapprochement, ne servira qu'à creuser encore l'abîme qui existe entre nous : il se dira : quelle amère ironie de rappeler le jour funeste où je me suis lié par une chaîne que je voudrais, que je ne puis briser ! S'il exprime franchement sa pensée, ce sera pour me déclarer que son affection est morte, et qu'elle ne saurait renaitre.

—J'ai plus de confiance, promets-moi d'essayer.

—Soit, répondit Mme Vandeuve, mais je suis comme un soldat qui marche au combat avec la certitude de la défaite, il me semble que toute joie m'est désormais interdite.

—Même celle de serrer ton fils dans tes bras.

Mme Vandeuve fixa sur son amie un regard interrogateur. Elle se rappela quelques paroles échappées à Jeanne, qui dans son bonheur, n'avait pu complètement garder son secret, et avait laissé deviner qu'un grand événement était à la veille de s'accomplir.

—Mon fils va arriver, dit-elle, c'est donc là la surprise que Jeanne me ménage. Je n'avais pas compris ses réticences, ses airs mystérieux. La chère enfant s'est figuré que c'était un jour de bonheur qu'elle préparait.

—Et cette nouvelle t'attriste, pourquoi cette pâleur qui couvre ton visage ?

—Oui, j'ai peur, car je prévois que l'arrivée de Marcel me menace d'une nouvelle épreuve. Tu sais si je l'aime, si ma pensée se reporte constamment vers lui, pauvre enfant que je dois dédommager de l'affection que son père lui refuse. Depuis de longues années il m'a été donné bien rarement de voir mon fils : pendant les séjours de courte durée qu'il faisait à la maison, je croyais devoir me cacher pour lui prodiguer mes caresses, pour entendre ces confidences si douces au cœur d'une mère. Je devrais tressaillir de joie à la nouvelle de son arrivée, eh bien ! je tremble de le voir pour la dernière fois.

Il y a un an il revint, mon mari le reçut avec un visage glacial, ne lui adressa ni une félicitation, ni un mot bienveillant, et alléguant une affaire pressante pour partir en voyage. Marcel me dit : ma présence est

odieuse à mon père ; depuis que je me connais, je ne me rappelle pas un jour où il ait jeté sur moi un regard bienveillant. Vous avez tenté vainement de me persuader que je me trompais, tout venait à l'appui de mes impressions, je voyais que les témoignages d'affection qui me venaient de vous lui déplaisaient, les regards irrités qu'il jetait sur vous, quand nous causions ensemble, me prouvaient sa désapprobation. Je ne puis me résigner à venir ici comme un étranger et un importun, je ne veux pas non plus provoquer des explications pénibles pour vous ; je me suis donc décidé à me bannir de cette maison, à épargner à mon père la vue d'un fils qu'il déteste. Soyez sans inquiétude sur mon compte ; j'ai des relations à l'étranger, et il me sera facile d'y trouver une position qui garantira mon avenir.

Je l'ai supplié de renoncer à ce parti extrême, il a fait une concession à mes larmes et consenti à ajourner sa détermination jusqu'à sa prochaine visite à Valremy. Si l'accueil qui lui sera fait est le même qu'à ses précédents voyages, il est résolu à réaliser son projet. Tu vois bien que j'ai raison de trembler.

—C'est un motif de plus pour affronter une explication dont toi et ton fils bénirez peut-être l'issue.

—Dieu le veuille ! Mais je n'ose l'espérer.

En ce moment, Jeanne vint avertir les deux amies que le dîner était servi. Pendant le reste de la journée, la charmante enfant s'efforça d'égayer la maison de son joyeux babillage. Par ses vives réparties, par l'entrain d'une conversation enjouée, elle avait l'habitude de faire diversion à la tristesse de ceux qui l'entouraient.

(A suivre.)

UN LINGUISTE

Commerçant.—Pourriez-vous vous faire comprendre si un allemand ou un espagnol venait au magasin.

Solliciteur. Certainement, s'ils savent parler français.

AVIS INUTILE

Madame.—N'oubliez pas qu'il faut toujours balayer derrière les portes.

Kate.—Pour sûr, madame ; c'est ce qu'il y a de plus commode pour cacher les ordures.

SIGNE D'ARGENT

Sansleson.—Le creux de la main gauche me démange ; qu'est-ce que ça veut dire ?

Pensarien.—C'est signe d'argent.

Sansleson.—Tiens, c'est vrai ; prête-moi un billet de cinq.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 9 Février, après midi et soirée.

La Fameuse Compagnie de Variétés!

Reilly & Wood

30 ARTISTES 30

Tous jouissant d'une réputation éminente, tant en Europe qu'aux Etats-Unis.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : *Irishman's Love.*

Loterie Nationale de Colonisation

Fondé en Juin 1884, par M. le curé A. Labelle, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Viet., chap. 36. Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec.

Classe D.

LE QUARANTE-TROISIEME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

Mercredi, le 18 Février 1891

A 2 HEURES P. M.

Valeur des Lots - - \$55,000

Gros lot: Un Immeuble de \$5,000.

NOMENCLATURE DES LOTS

		LOTS APPROXIMATIFS	
1	Immeuble de..... \$5,000	\$5,000	
1	" " " " " " " " " " " "	2,000	
1	" " " " " " " " " " " "	1,000	
4	Immeubles de..... 500	2,000	100 Montres d'argent..... \$25
10	" " " " " " " " " " " "	3,000	100 " " " " " " " " " " " "
30	Ameublements de..... 200	6,000	100 " " " " " " " " " " " "
60	" " " " " " " " " " " "	100	1000 " " " " " " " " " " " "
200	Montres d'or..... 50	10,000	1000 Services de toilette..... 5

2607 lots valant - - - - 55,000.

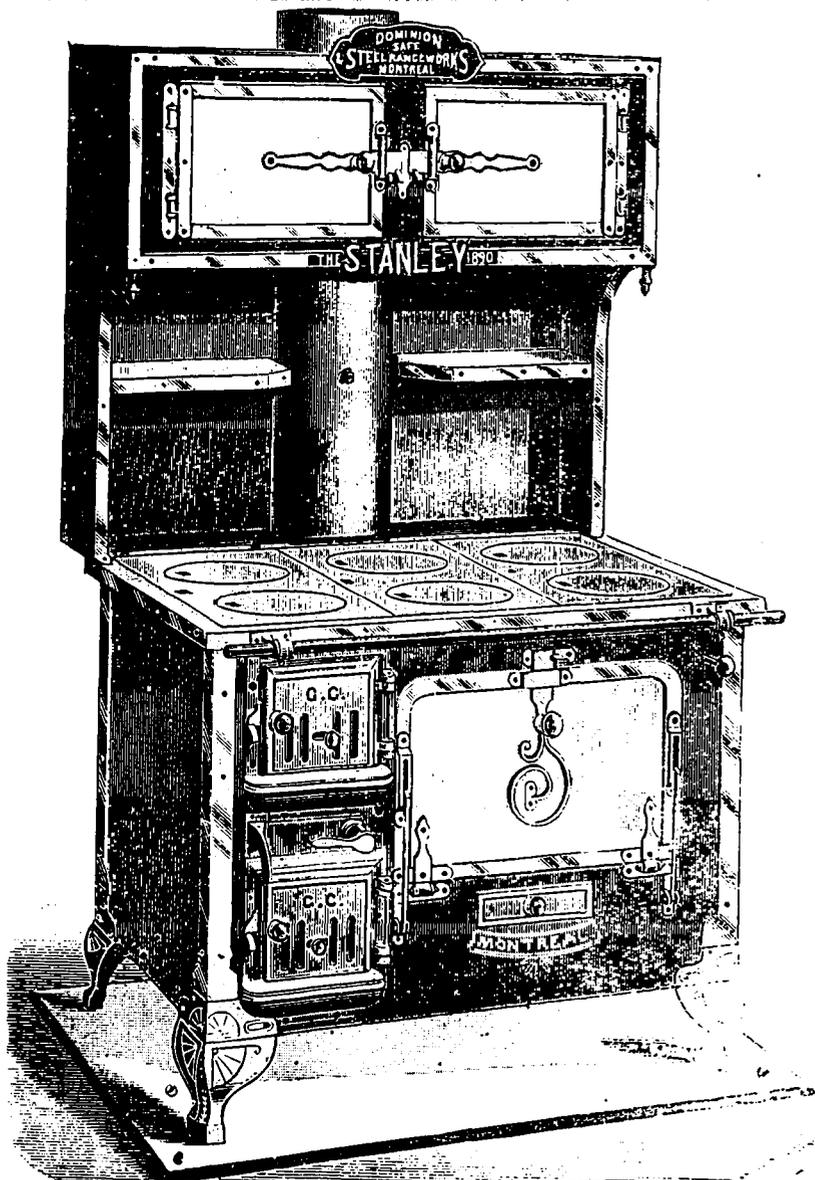
\$1.00 LE BILLET. — II BILLETS POUR \$10.00

A. A. AUDET, Secrétaire,

Bureau : 19 Rue St-Jacques, Montreal, Canada.

Il est offert au porteur de tout numero gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



GODIE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Fédéral 828.
Téléphone Bell 133.

